

BCU info

juin
Juni 2007

56

Les imprimés anciens de la BCU

Le roman : *La floraison du bambou* (VIII)

«Leben im Kloster Hauterive» von Paul Joos

Armand Maillard : « Je n'ai pas attendu ma retraite pour m'adonner à ce vice ; il y a fort longtemps que j'écris... »

Le plus ancien document daté conservé à la BCU



Le plus ancien document de la BCU (1214)



Bibliothèque cantonale et universitaire Fribourg
Kantons- und Universitätsbibliothek Freiburg

Editorial

Martin Good

Le discours du changement permanent qu'il faut affronter, on en est saturé. Considérons néanmoins les nombreux événements – le plus souvent imprévisibles – depuis la parution du dernier *BCU Info*, il y a hélas huit mois : le début d'un projet national des bibliothèques universitaires appelé « e-lib.ch », la collaboration de la BCU de Lausanne avec Google visant à numériser 100'000 ouvrages, la décision d'installer pour les bibliothèques universitaires RERO le résolveur de liens SFX et la recherche fédérée avec MetaLib, l'application d'une nouvelle clé de répartition pour le financement de RERO, l'abolition du prix fixe du livre, et j'en passe. D'autres thèmes importants, mais déjà plus anciens sont également en attente d'une présentation, tels que l'archivage de sites web, le nouveau logiciel de catalogage EZPump et la nouvelle architecture de RERO. Compliqué, tout ça. Vu le rôle du *BCU Info* d'expliquer ces nouveautés et de les rendre moins énigmatiques, chaque thème mériterait une large couverture. Mais plus il y a de matière, moins on arrive à la traiter. Le retard qu'a pris la parution de ce numéro s'explique d'ailleurs largement par le contexte sans cesse changeant de notre travail. Fort heureusement, la bibliothèque offre aussi des thèmes bien plus classiques et plus stables, thèmes qui remettent l'essentiel au centre : les documents (anciens et récents) ainsi que leur contenu. Ce numéro leur est réservé. L'informatique doit rester un bon valet, et non pas devenir un mauvais maître.

Sommaire

Les imprimés anciens de la BCU : profil systématique et statistique des collections <i>Alain Bosson</i>	3
Le plus ancien document daté conservé à la BCU <i>Romain Jurot</i>	10
Le patrimoine imprimé italien du 16e s. dans les collections de la BCU <i>Francesca Vitali</i>	11
Un volume inconnu de la bibliothèque de l'humaniste Peter Falck <i>Alain Bosson</i>	12
<i>La floraison du bambou</i> (VIII) <i>Christian Jungo</i>	14
... des personnes <i>Marylène Delattre, Astrid Epiney, Véronique Joris, Raphaël Karth, Céline Papaux, Emilie Roulin, Léa Tinguely, Derya Uregen, Amélie Vallotton</i>	26
Leben im Kloster Hauterive <i>Paul Joos</i>	34
Peut-on introduire de l'invisible dans une prise de vue? <i>P. Mauro-Giuseppe Lepori</i>	37
«Je n'ai pas attendu ma retraite pour m'adonner à ce vice ; il y a fort longtemps que j'écris...» <i>Armand Maillard</i>	40
Setsuko Klossowska de Rolaterive, veuve de Balthus, à la BCU <i>Claudio Fedrigo</i>	43
Was man wirklich lesen muss <i>Martin Good</i>	44
Nova Friburgensia <i>Henri Défago, Monique Dorthe, Michel Dousse, Regula Feitknecht, Ulrike Fischer, Sophie Mégevand, Christa Schöpfer</i>	46
Nos chers auteurs <i>Claudio Fedrigo</i>	54
Propos sur nos images d'autrefois <i>Christoph Bauer</i>	

Impressum

BCU Info. Journal de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg.

Rédaction:

Michel Dousse

Claudio Fedrigo

Martin Good

Sophie Mégevand

Vos contributions sont les bienvenues :
n'hésitez pas à contacter l'un des membres
de la rédaction.

Archives de *BCU Info* :
www.fr.ch/bcuf/ (-> Actuel)

Le recensement du patrimoine imprimé ancien de la BCU Fribourg (II) Les imprimés anciens de la BCU : profil systématique et statistique des collections

Alain Bosson

Das *Handbuch der historischen Buchbestände* (auch als „Projekt Fabian“ bekannt) versteht sich als beschreibendes Inventar des in den Schweizer Archiven und Bibliotheken aufbewahrten gedruckten Schrifttums, das seit dem Beginn des Buchdrucks bis um 1900 erschienen ist. Zum historischen Buchbestand zählen Bücher, Zeitschriften, Zeitungen, Musikdrucke, Karten und Ephemera. Die KUB beteiligt sich an diesem gesamtschweizerischen Projekt durch die Mitwirkung von Alain Bosson, welcher die Bestandesaufnahme organisiert und eine aufschlussreiche Einleitung zur Geschichte und zur Erschliessung der Bestände verfasst hat. *BCU Info* bringt den zweiten und letzten Teil dieses Texts.

Le recensement des fonds imprimés anciens de la BCU de Fribourg, dans le cadre du projet national du *Handbuch der historischen Buchbestände*, a été une aventure de très longue haleine. Que l'on songe : la quasi-totalité des ouvrages recensés l'ont été livre en main, dans les méandres de plus de 40 kilomètres de rayons et parmi les 2,3 millions de livres et brochures que compte l'institution. Dans ce deuxième et dernier volet de la présentation abrégée du rapport final, nous invitons le lecteur à découvrir le profil de nos collections patrimoniales imprimées qui, à ce jour, se montent à un peu plus de 190'000 volumes, soit un peu plus du 8% de l'ensemble des documents conservés à la BCU. Avec 572 incunables, la BCU est, par ailleurs, la bibliothèque de Suisse romande qui en conserve le plus grand nombre.

Les contours d'un recensement : méthodes et périmètre d'investigation

Le faible taux de recatalogage des fonds anciens dans le catalogue informatisé de la BCU nous a incité à privilégier la solution livre en main, plus lente, mais garante également de résultats précis et fiables, notamment pour le recensement des matières. Deux fonds ont pu être recensés plus confortablement : l'ancienne bibliothèque des Capucins de Fribourg (18'629 volumes), offerte à la BCU de Fribourg en 2004, a été traitée au moyen de l'excellent catalogue sur fiches établi par le Père Norbert Sapin avant la donation ; quant à la bibliothèque de la famille de Castella de Delley, également reçue en don en 2004, elle a été recensée à partir du catalogue raisonné qui sera publié dans le courant de 2008.

Le présent recensement englobe l'ensemble des fonds abrités dans la Centrale de la BCU, ainsi que quelques ouvrages anciens que les bibliothèques décentralisées de l'Université de Fribourg ont, ponctuellement, déposés dans la Réserve des imprimés anciens de la Centrale pour y être conservés. La date de 1900, retenue dans le cadre de ce projet, ne constitue pas, pour l'heure, une date de référence patrimoniale à la BCU de Fribourg. Comme dans la plupart des grandes bibliothèques suisses, la borne chronologique du « livre ancien » est fixée à 1850. Cette année est une borne temporelle pleine de sens si l'on considère l'histoire du livre : c'est bien au milieu du XIXe siècle que le livre entre de plain-pied dans l'ère industrielle et de la diffusion de masse. Nous avons malgré tout inclus, dans notre recensement, les ouvrages de la seconde moitié du XIXe siècle de toutes les cotes de la Centrale. N'ont en revanche pas été retenus dans ce décompte, les nombreux ouvrages et fascicules de périodiques de la période 1880-1900 ayant anciennement appartenu aux instituts et séminaires de l'Université, et que celle-ci a retournés ces dernières années à la Centrale.

Ces documents scientifiques jugés obsolètes par les 19 bibliothèques décentralisées de l'Université sont appelés dans le jargon « retours de l'Université ». Les anciennes thèses de doctorat de la fin du XIXe siècle, reçues à titre d'échange, n'ont pas été retenues non plus. Tout comme les retours de l'Université, ces fonds sont susceptibles d'être un jour éliminés dans le cadre de campagnes de désherbage couramment pratiquées dans les bibliothèques dans les fonds non patrimoniaux. Des volumes anciens en attente de traitement, notamment les centaines de livres du Fonds Moléson, n'ont pas été comptabilisés pour ne pas fausser les chiffres des ouvrages actuellement accessibles au public ; les ouvrages anciens de bibliothèques déposées à la BCU Centrale (Archivum Helveto-Polonicum, bibliothèque du Club Alpin Suisse section Moléson, etc.) n'étant pas la propriété de la BCU, n'ont logiquement pas été comptabilisés.

Sur les 2,3 millions de documents imprimés que compte la BCU de Fribourg, le recensement révèle que 190'367 sont des volumes antérieurs à 1901, soit le 8,27% de l'ensemble.

La répartition des fonds selon les siècles et selon les langues

Sur les 2,3 millions de documents imprimés que compte la BCU de Fribourg, le recensement révèle que 190'367 sont des volumes antérieurs à 1901, soit le 8,27% de l'ensemble. Cette collection se subdivise comme suit : 170'231 volumes monographiques, et 20'136 volumes de périodiques. Les périodiques représentent 1'145 titres.

572 volumes imprimés avant 1501 (incunables) sont conservés à la BCU de Fribourg, représentant 0,3% du total du fonds ancien. 534 sont rédigés en latin

(93,3%), 21 en allemand (3,6%) et 12 en français (2,1%), les unités restantes étant réparties entre l'italien et un document multilingue.

La répartition par siècle donne les chiffres suivants : le nombre de volumes du XVI^e siècle recensés est de 3'622, soit 1,9% du fonds antérieur à 1901 ; les volumes du XVII^e siècle sont 10'558 (5,5%), ceux du XVIII^e siècle 37'957 (19,9%), ceux du XIX^e siècle, logiquement les plus nombreux, sont 137'658 (72,4%). En ce qui concerne les périodiques, sur les 1145 titres recensés, 4 commencent au XVII^e siècle (145 volumes), 81 au XVIII^e siècle (1'699 volumes), et 1'060 au XIX^e siècle, (19'132 volumes, soit le 95% de l'ensemble des volumes de périodiques d'avant 1901).

La répartition des langues sur l'ensemble des fonds anciens donne les résultats suivants : le français domine l'ensemble avec 100'791 volumes (52,3%), suivi par l'allemand avec 52'913 volumes (27,8%) et le latin avec 19'968 volumes (10,5%). Le reste des volumes, ne représentant que le 9,4% des fonds, est constitué d'ouvrages en italien (6'732 volumes), les ouvrages multilingues (4'868 volumes), en anglais (3'203 volumes), en grec (638 volumes) ; l'ensemble des autres lan-

Avec 572 incunables, la BCU est, par ailleurs, la bibliothèque de Suisse romande qui en conserve le plus grand nombre.

gues forme un ensemble de 1'254 volumes, parmi lesquels l'espagnol et le polonais prédominent. En ce qui concerne l'évolution des diverses langues à travers les siècles, le fonds ancien de la BCU de Fribourg ne fait que refléter les résultats mis en évidence de longue date par les historiens du livre : le

latin domine comme langue principale jusqu'à la fin du XVII^e siècle ; le français et l'allemand supplantent ensuite le latin. Surprenant cependant, pour un canton bilingue comme Fribourg, l'écart important entre le français (100'791 volumes) et l'allemand (52'913 volumes), écart plus marqué dans la période 1700-1820, et qui tourne à un léger avantage de l'allemand pour les volumes des dernières décennies du XIX^e siècle. En ce qui concerne les périodiques, où prédomine le XIX^e siècle, cet écart est infime : sur 1145 titres, 537 sont en français (46,8%), 520 en allemand (45,4%), 51 sont en italien (4,4%), et 37 sont dans d'autres langues (3,4%).

Théologie et histoire : les deux points forts des collections de la BCU

L'analyse systématique des fonds a été réalisée selon une grille de 13 groupes thématiques, à savoir : 1° les Arts mécaniques et métiers, comprenant l'agriculture, les sciences technologiques, les métiers ; 2° les Beaux-Arts, regroupant l'architecture, la peinture, le dessin, la sculpture et la musique ; 3° le pôle Droit-Economie, regroupant également la politique, la sociologie et la statistique ; 4° l'Histoire, sans l'histoire religieuse, rattachée à la théologie ;

5° la Géographie, comprenant les récits de voyages ; 6° les Langues et littératures, y compris la philologie, la linguistique, le théâtre, etc. ; 7° l'Art militaire ; 8° le pôle Philosophie et Pédagogie ; 9° les Sciences médicales ; 10° les Sciences naturelles, regroupant la géologie, la minéralogie, la botanique et la zoologie ; 11° les Sciences physiques et mathématiques, avec l'astronomie, la chimie, etc. ; 12° la Théologie, comprenant également les sciences des religions et le droit canon ; 13° les Varia, soit tous les autres sujets.

Sans surprise, le sujet le plus représenté dans le fonds ancien de la BCU de Fribourg est la théologie : avec 54'023 volumes, elle représente à elle seule 28,37% du fonds. Cette première place se confirme, à des degrés divers, pour tous les siècles inventoriés. Dans les anciennes cotes thématiques « G » des fonds anciens, comprenant exclusivement des ouvrages de théologie, sur les 30'120 volumes recensés, 1'219 sont du XVIe siècle (4,1%), 4'101 du XVIIe siècle (13,6%), 8'086 sont du XVIIIe siècle (26,8%) et 16'723 enfin, du XIXe siècle (55,5%). En revanche, la théologie n'occupe que le 5e rang pour les titres de périodiques : avec 110 périodiques, elle ne représente que le 9,6% des 1145 titres au total.

Avec 38'318 volumes (20,12%), l'histoire est le deuxième grand groupe thématique du fonds ancien ; avec 219 titres de périodiques (19,12%), l'histoire est également le deuxième thème en importance dans la section des périodiques. Dans les anciennes cotes thématiques « F » ainsi que dans la cote SOC

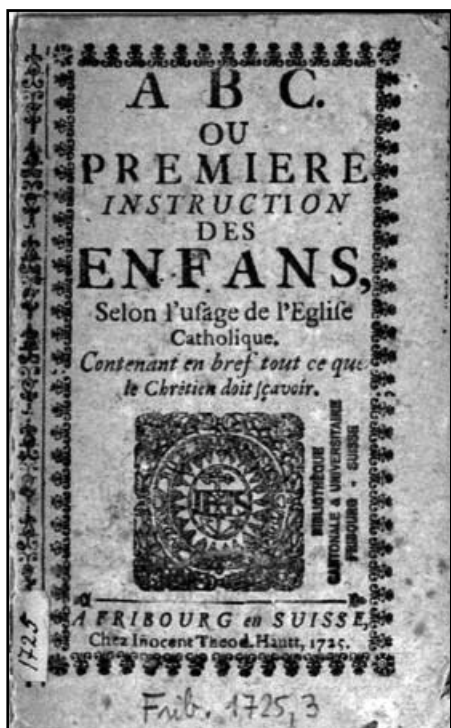
LECT D, les ouvrages sont exclusivement consacrés à l'histoire : sur les 28'934 volumes recensés, 235 sont du XVIe siècle (0,9%), 1'099 du XVIIe siècle (3,8%), 6'194 sont du XVIIIe siècle (21,4%) et 21'406 du XIXe siècle (73,9%).

Les langues et littératures suivent de près l'histoire, avec 35'849 volumes (18,83%) et 125 titres de périodiques (10,91%). Quatrième pôle thématique, le droit et l'économie comptabilisent 21'577 volumes (11,33%) et 135 titres de périodiques (11,79%) ; le droit représente l'écrasante majorité des volumes présents dans ce pôle thématique.

Le pôle philosophie et pédagogie suit avec 11'321 volumes (5,94%) et 87 titres de périodiques (7,59%) ; les ouvrages de pédagogie présents dans le fonds de l'ancien Musée Pédagogique de Fribourg (cote Mus Ped), 2'687 volumes monographiques et 553 fascicules de périodiques, constituent une collection très intéressante pour l'histoire de la discipline.

Avec moins de 10'000 volumes par sujet on trouve les autres groupes thématiques, dans l'ordre : géographie, 6'374 volumes (3,34%), 10 titres de périodiques (0,87%) ; varia, 6'126 volumes (3,21%) et 343 titres de périodiques (29,95%), parmi lesquels de nombreux journaux quotidiens et revues suisses ; les sciences

(...) le sujet le plus représenté dans le fonds ancien de la BCU de Fribourg est la théologie : avec 54'023 volumes, elle représente à elle seule 28,37% du fonds.



Le plus ancien abécédaire imprimé dans le canton de Fribourg (1725).

physiques et mathématiques, 5'823 volumes (3,05%) et 48 titres de périodiques (4,19%); les sciences médicales, 3'442 volumes (1,8%) et 4 titres de périodiques (0,34%); les arts et métiers, 2'247 volumes (1,18%) et 16 titres de périodiques (1,39%); les sciences naturelles, 2'203 volumes (1,15%) et 17 titres de périodiques (1,48%); les beaux-arts, 2'184 volumes (1,14%) et 30 titres de périodiques (2,62%); et enfin l'art militaire, avec 900 volumes (0,42%) et 1 titre de périodique (0,08%).

Il nous reste à parler de l'écrin principal abritant les fonds anciens. La Réserve des imprimés anciens, qui occupe un étage de la Centrale, a été mise sur pied tardivement, en novembre 2002, à l'occasion du déménagement d'une partie des fonds courants vers les nouveaux locaux de Beauregard. Les 45'000 volumes qui la composent comprennent: tous les imprimés de 1500 à 1750, tous les imprimés fribourgeois de 1585 à 1850, ainsi que tous les ouvrages de l'ancienne Société économique de Fribourg antérieurs à 1850.

Collections conservées dans leur ensemble

La grande majorité des bibliothèques institutionnelles ou privées qui ont intégré les fonds anciens de la BCU avant les années 1920, ont été dispersées et les volumes distribués selon le sujet dans l'une ou l'autre des nombreuses cotes thématiques mises au point dès la fondation de la bibliothèque, en 1848: c'est le cas, en premier lieu, de la bibliothèque du Collège St-Michel de Fribourg, ou encore des bibliothèques du jésuite François Xavier de Bocard (1705-1786), du Chanoine Charles-Aloyse Fontaine (1754-1834) ou du Père Grégoire Girard (1765-1850), dont nous ne connaissons pas exactement le nombre de volumes, sans parler des dons, nombreux, enregistrés par la BCU dans les années qui ont suivi l'ouverture de l'Université (1889).

Quelques bibliothèques patrimoniales importantes se trouvent malgré tout, aujourd'hui, conservées dans leur ensemble, avec une cote unique de gestion: l'ancienne bibliothèque de la Société économique de Fribourg (1813), qui

compte au total 26'569 volumes antérieurs à 1901, nettement plus francophone qu'alémanique, comprenant peu d'ouvrages antérieurs au XVIIIe siècle, donne une coloration moins théologique et une ouverture à des domaines peu représentés dans le reste des fonds anciens de la BCU, comme l'architecture, les sciences naturelles, la médecine, etc. Autres fonds : la bibliothèque de l'ancien Musée Pédagogique (cote Mus Ped), avec ses 8'628 volumes ; la bibliothèque des Capucins de Fribourg et de Bulle, sous la cote CAP qui comprend au total 27'012 volumes antérieurs à 1901, avec une forte proportion d'ouvrages théologiques, ainsi qu'une proportion plus marquée d'ouvrages très anciens, dont 110 incunables et 130 ouvrages formant l'ancienne bibliothèque de l'humaniste et homme d'Etat fribourgeois Peter Falck (1468-1519). Signalons encore la bibliothèque de Castella de Delley, qui comprend au total 2'663 volumes, presque tous antérieurs à 1901, et qui constitue un cas rare de bibliothèque familiale, transmise et conservée dans son ensemble sans interruption du XVIIe siècle à nos jours.

Les Friburgensia

En charge de la mission de conserver le patrimoine imprimé du canton de Fribourg, dotée depuis 1974 d'une loi sur le dépôt légal des imprimés, la BCU de Fribourg est la bibliothèque de référence pour le patrimoine fribourgeois imprimé. Une bibliographie raisonnée publiée en 2002 décrit 743 titres d'ouvrages ou documents imprimés à Fribourg depuis l'origine de l'imprimerie dans la cité des Zähringen (1585) à 1773. Sur ces 743 titres, 257, soit plus du tiers (34,6%) ne sont pas en possession de la BCU de Fribourg. Regroupés dans leur grande majorité sous la cote FRIB, les imprimés fribourgeois recensés par siècle, en possession de la BCU de Fribourg, donnent le résultat suivant : sur 2'692 volumes au total, 25 sont du XVIe siècle (0,9%), 157 du XVIIe siècle (5,8%), 324 sont du XVIIIe siècle (12,1%) et 2'186 enfin, du XIXe siècle (81,2%). La théologie et les documents administratifs de la Chancellerie de Fribourg dominent la production imprimée au moins jusqu'en 1820. La production imprimée fribourgeoise décolle véritablement à partir de 1847, lors de la chute du régime conservateur. La *Bibliographie fribourgeoise* recense en outre 59 journaux et revues fribourgeois, tous démarrant au XIXe siècle, à l'exception de la *Feuille d'avis de Fribourg* (1737).

Le fonds ancien de la BCU de Fribourg reflète, sans surprise, ce que l'on peut attendre de trouver dans la bibliothèque d'un canton qui fut longtemps, sur le plan religieux et idéologique, une capitale du catholicisme suisse, siège, jusqu'à une date récente, de l'unique université catholique du pays : un pôle

■ Avec 38'318 volumes (20,12%), l'histoire est le deuxième grand groupe thématique du fonds ancien (...)

d'excellence pour la théologie catholique, l'histoire et les littératures, ainsi que les sciences humaines en général ; un fonds relativement modeste, en revanche, pour les sciences exactes. Et, bien sûr, en ce qui concerne les imprimés produits dans le canton depuis 1585, la BCU joue le rôle de « bibliothèque nationale des Fribourgeois ».

Pour en savoir plus

Publications sur les fonds

Bosson, Alain : *Annales typographiques fribourgeoises. Une bibliographie raisonnée des imprimés fribourgeois 1585-1773*. Fribourg, BCU, 2002, 301 p.

Bosson, Alain : « Les capucins de Bulle, leurs bienfaiteurs, leurs livres : 4000 volumes anciens, 42 incunables: les trésors de la bibliothèque du couvent bullois des capucins constituent la donation patrimoniale la plus importante faite à la BCU de Fribourg depuis 1848 ». In : *Annales fribourgeoises*. Fribourg, 2004, t. 66, p. 41-48.

Bosson, Alain : *La bibliothèque de Castella de Delley, léguée à l'Etat de Fribourg par M. Pierre de Castella : notice historique et catalogue*. Fribourg, BCU, en cours de publication.

Ladner, Pascal : « Zur Bedeutung der Bibliothek Peter Falcks von Freiburg in Üchtland » in : *Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen Gesellschaft*, (12), 1969, pp. 51-62.

Raemy, Charles de : *Aperçu historique sur l'origine et le développement de la Bibliothèque de la Société économique de Fribourg*. Fribourg, 1884, 10 p.

Wagner, Adalbert : *Peter Falcks Bibliothek und humanistische Bildung*. Bern, Haupt, 1926, XVI-221 p.

Werro, Romain : *Notice sur l'origine et le développement de la Bibliothèque de la Société économique de Fribourg*. Fribourg, J.-L. Piller, 1849, 8 p.

Le plus ancien document daté conservé à la BCU

Romain Jurot

Nachdem die KUB bereits früher die Bibliothek der Familie de Castella de Delley erhalten hat (*BCU Info* Nr. 53), wurde ihr im vergangenen Jahr auch das Familienarchiv übergeben. Darin fand sich namentlich das älteste datierte Dokument im Besitz der KUB. Romain Jurot, seit November 2006 Leiter der Abteilung Handschriften, Inkunabeln und Archivalien, stellt diese bemerkenswerte Handschrift vor.

L'arrivée à la BCU de la bibliothèque et des archives de la famille de Castella de Delley constitue, comme chacun sait, un enrichissement très considérable de ses fonds. Les travaux de cataloguement, en cours ou à venir, ne manqueront pas d'illustrer l'importance patrimoniale de cette donation. L'inspection systématique des archives (entrées à la BCU le 11 octobre de l'année dernière), entreprise pour repérer les documents endommagés ou fragiles nécessitant des mesures conservatoires spéciales, a d'ores et déjà permis de mettre au jour plusieurs objets remarquables. Parmi ceux-ci figure un précieux écrit : une charte datée de 1214 toujours munie de son sceau, le tout dans un très bon état de conservation malgré l'âge vénérable du document. Quel est le contenu de cette charte ? Sans vouloir entrer dans les détails, je dirais qu'il s'agit, pour l'essentiel, de la confirmation, par Bertold évêque de Lausanne, de la donation d'une terre sise à Berlens accordée par Ulrich de Cressier au profit des moines d'Hauterive. L'acte est bien entendu rédigé sur un feuillet de parchemin (voir l'illustration ci-jointe).

Le sceau en cire est fixé au moyen d'un double lien en parchemin, un mode d'attache que l'on appelle dans le langage technique « sur double queue ». Bien conservée, l'empreinte sigillaire représente la Vierge assise sur un trône, tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux; à gauche, l'évêque Bertold, crossé, mitré, agenouillé, les mains levées vers sa protectrice en signe d'imploration; en haut se lisent les mots « Ave Maria », en pointe se trouve une fleur de lys; sur le pourtour court une légende latine qui, traduite, veut dire : « Sceau de Bertold, évêque de Lausanne ». Comme le tout récent *Catalogue des manuscrits médiévaux de la BCU* nous l'a appris, notre bibliothèque conserve des objets encore plus anciens que cette charte. Cependant, aucun d'entre eux ne porte de date. Par conséquent la charte de 1214 conservée dans les archives de Castella constitue le plus ancien document daté de la BCU.



Le patrimoine imprimé italien du 16e s. dans les collections de la BCU

Une investigation réalisée par le Prof. Edoardo Fumagalli et ses étudiants.

Francesca Vitali

Im Rahmen einer Lehrveranstaltung von Professor Edoardo Fumagalli wurde ein Katalog der italienischen bzw. in Italien gedruckten Werke aus dem 16. Jahrhundert im Besitz der KUB erstellt. Eine Teilnehmerin berichtet.

Un séminaire de master plutôt insolite, organisé dans le cadre de la section de littérature italienne, s'est déroulé dans le courant du semestre d'hiver avec, parmi les objectifs, une approche du livre ancien par les étudiants. Le travail consistait à réaliser un catalogue des ouvrages du XVIIe siècle en possession de la BCU imprimés en Italie, ainsi que ceux en langue italienne imprimés dans le reste du monde. Ce séminaire a permis d'entrer en contact, pour certains d'entre nous pour la première fois, avec ces livres, en vue de les analyser et d'en constater la valeur.

Le travail s'est subdivisé en deux phases distinctes : la première étape consistait à repérer dans l'ancien catalogue sur fiches les ouvrages que nous aurions à traiter dans un deuxième temps. Le repérage a été réparti entre les participants, de manière à passer en revue rapidement le million, environ, de fiches présentes. Ensuite, nous sommes passés à la phase pratique. Nous avons emprunté en salle de lecture du Cabinet des manuscrits tous les ouvrages qui correspondaient aux paramètres recherchés, et nous les avons analysés en détail : frontispice, colophon, lieu et date de publication,



Page de titre de la 5e pièce du recueil artificiel ; au premier plan, l'ex libris héraldique estampé de Peter Falck. (cote BCU : GG 224)

collation et description physique, marque typographique, langue, références bibliographiques (notamment l'EDIT16 pour les livres italiens), ainsi que d'autres éléments particuliers aux exemplaires, comme les ex libris, les erreurs de toutes sortes, les titres d'autres ouvrages éventuellement reliés en supplément, etc.

Presque chaque livre emprunté, à l'exception de quelques ouvrages théologiques, a

présenté des particularités intéressantes à décrire. Même si au début la recherche pouvait revêtir un côté plutôt rébarbatif, nous sommes vite aperçus que chaque cas présentait des éléments pour lesquels nous devions trouver des solutions particulières afin de les décrire de la manière la plus fidèle possible.

En décembre, j'ai été amenée à décrire, entre autres, deux ouvrages qui se sont révélés par la suite être d'une extrême importance. En demandant l'aide du Professeur Edoardo Fumagalli et de M. Romain Jurot, conservateur des manuscrits de la BCU, pour déchiffrer les notes des possesseurs, nous avons découvert que ces volumes avaient appartenu à deux personnalités fribourgeoises de premier plan, et que leur existence était demeurée inconnue jusqu'à ce jour. Le premier ouvrage est un recueil artificiel composé de six titres, imprimés entre 1508 et 1515, ayant appartenu à Pierre Falck (cote GG 224) ; l'autre ouvrage s'intitule *Liber gratiae spiritualis visionum et revelationum beatae Mechtildis virginis devotissimae*, imprimé à Venise en 1558, et ayant appartenu à saint Pierre Canisius (GR 2490).

Ces deux cas fortuits montrent clairement combien un tel travail de recherche peut se révéler utile, non seulement pour créer un catalogue, mais aussi pour mettre en lumière des ouvrages extrêmement précieux qui sont conservés dans les rayons de la BCU, mais de manière anonyme. Ces découvertes démontrent, une fois encore, l'incalculable valeur du patrimoine de la BCU.

Dans les rayons de la Réserve des imprimés **Un volume inconnu de la bibliothèque de l'humaniste Peter Falck**

Alain Bosson

Bei der Erstellung des im vorangegangenen Artikel vorgestellten Katalogs wurden sechs zusammengebundene Drucke entdeckt, welche aus der Bibliothek der Freiburger Humanisten Peter Falck (1468–1519) stammen. Erläuterungen von Alain Bosson, Verantwortlicher für die alten Drucke.

Le volume GG 224 de la Réserve des imprimés a réservé une agréable surprise à une étudiante du séminaire de littérature italienne : il s'agit d'un recueil artificiel comprenant six imprimés de 1508 à 1515, ayant appartenu à la bibliothèque de Peter Falck (1468-1519), humaniste et homme d'Etat fribourgeois. Signe particulier : le volume est inconnu de Wagner, le savant qui a patiemment reconstitué, en 1925, la composition de la bibliothèque de Falck dans une bibliographie savante qui fait encore référence.

Une des plus anciennes bibliothèques humanistes suisses

La bibliothèque de Peter Falck a été constituée essentiellement dans les années 1512-1519. Avoyer de Fribourg, ami des lettrés de son temps – notamment Glarean, Vadian, Zwingli et Erasme, Peter Falck a rassemblé une riche collection d'imprimés, un miroir de la culture de la Renaissance, achetés en partie lors de ses séjours en Italie. Le corps

principal de la collection, par un jeu complexe de successions, a été très longtemps conservé dans les rayons de la bibliothèque du couvent des Capucins de Fribourg ; depuis 2004, la BCU est entrée en possession de ce patrimoine inestimable. Publié en 1925, le catalogue du Père Adalbert Wagner, intitulé *Peter Falcks Bibliothek und humanistische Bildung*, recense cent trente volumes re-

présentant deux cent septante œuvres. Bien entendu, depuis la publication de Wagner, des volumes isolés, dispersés dans l'une ou l'autre bibliothèque à travers l'Europe, ont refait surface. L'année dernière, un article signé Renaud Adam, intitulé « Peter Falck (ca. 1468-1519) et ses livres : retour sur une passion » publié dans le 3e fascicule de la *Revue suisse d'histoire* (2006), était consacré à un volume de Falck, inconnu de Wagner, et conservé à la Bibliothèque royale de Belgique. Avec la découverte, dans nos fonds historiques, d'un nouveau volume de Falck non répertorié, le périmètre de la prestigieuse bibliothèque s'élargit encore un peu. Le temps viendra de songer à rééditer une nouvelle mouture de la bibliographie de Wagner, en y intégrant les corrections et les ajouts qui se sont accumulés depuis plus de 80 ans.



«Der Schultheiss (Peter Falck) und der Tod» par Niklaus Manuel (~1519)

Le roman

La floraison du bambou (VIII)

Christian Jungo

Résumé : Dans l'espoir de recouvrer, totalement ou au moins en partie, l'usage de sa mémoire, Letuswork se rend au Sri Lanka où il a passé son enfance. Depuis son embarquement à Londres, il a la désagréable impression d'être suivi. Malgré la joie éprouvée à son arrivée à Colombo, puis à Kandy où il retrouve certains souvenirs, son malaise ne disparaît pas, jusqu'au moment où il réussit à démasquer celui qui le suit. Celui-ci n'est autre que John Melting, le frère de son ami Lewis Melting. Letuswork n'arrive pourtant pas à se souvenir de cet ami. En revanche, il découvre, par le récit que lui fait John, que quelqu'un de l'Agence manipule John. Letuswork ne comprend pas bien qui ni pourquoi. Quant à John, il espérait de bonne foi qu'en observant les consignes qu'on lui dictait, soit de suivre Letuswork, il retrouverait son frère Lewis. Il n'est guère plus avancé maintenant, tandis que lui sont révélées ces machinations. Les deux hommes, voyant que l'on joue avec eux comme un chat avec des souris, décident de s'entraider et, dans l'immédiat, se rendent, pour se changer les idées, au jardin botanique de Peradeniya. Lors de la visite, Letuswork semble irrésistiblement attiré par une plantation de bambous.

- Faites bien attention, Kirti ! Ne laissez pas Alan sans surveillance ! Le fleuve me fait peur... Et s'il venait à passer des paysans, ne laissez pas Alan s'approcher trop près de leurs charrettes, ces véhicules sont peu maniables et un accident est tellement vite arrivé ! Et aussi les pèlerins : ils sont très nombreux à cette époque de l'année. Alan est tellement curieux..., s'il se mettait à suivre leur cortège... Oh ! Kirti, faites très attention !

C'était une véritable litanie d'exhortations et de mises en garde de toutes sortes. Les dangers étaient certes sérieux. Mais il y avait heureusement fort peu de chance de les voir se concrétiser.

Revenu, pour la première fois depuis tant d'années, dans ce jardin botanique, Alan s'était soudain souvenu de cette scène. Plus exactement, elle s'était imposée à lui. Le rideau que formaient, à cet endroit, les bambous, serrés les uns contre les autres, s'était transformé, l'espace d'un instant, en un écran sur lequel sa mémoire faisait défiler distinctement ce souvenir d'enfance. Alan était comme hypnotisé, incapable de s'arracher à ces images ou, peut-être, désireux d'en prolonger la vision. Elles se présentaient comme les bêtes affolées que l'on

excite avant l'entrée dans l'arène : elles se précipitaient, nombreuses, arrivant sans cesse, dans un grand désordre, puis, contraintes de passer, l'une après l'autre, dans un couloir étroit et sombre, elles finissaient par se discipliner un peu et filaient, droit devant elles, pour déboucher enfin dans l'espace, vaste et lumineux, de l'arène où elles jouaient le rôle qu'on leur assignait. Elles participaient au spectacle. Elles le créaient. Alan ressentait une étrange impression, un vertige auquel il aurait bien voulu échapper, sans toutefois le pouvoir. Il était à la fois le spectateur qui assistait à cette curieuse représentation et le démiurge qui agissait en coulisses. Pris par son désir de faire durer ce spectacle, le plus longtemps possible, et étourdi par cette sorte de dédoublement, il restait immobile à contempler ce qui lui avait été caché jusqu'ici. C'était ainsi qu'il voyait sa mère, s'adressant à Kirti, depuis la terrasse de leur maison à Kandy.

Il était à la fois le spectateur qui assistait à cette curieuse représentation et le démiurge qui agissait en coulisses.

Ce devait être la première fois qu'elle avait autorisé leur homme de confiance à emmener Alan pour une balade à l'extérieur de la propriété. Elle ne voulait pas revenir sur cette autorisation. C'eût été un affront pour Kirti, l'aveu implicite d'un manque grave de

confiance envers lui. Mais c'était plus fort qu'elle : ses craintes de mère étaient indomptables. Elle ne pouvait se raisonner. Son mari lui faisait pourtant souvent remarquer, lorsqu'il était question de l'éducation d'Alan : « Il faudra bien que cet enfant s'affranchisse de nous, un jour. On ne peut pas le tenir enfermé dans cette maison, même s'il dispose de tout ici. Plus vite, il sera confronté à la diversité de ce monde, plus fort il deviendra pour faire face aux problèmes de la vie. » La mère d'Alan savait que son mari avait raison, mais elle ne pouvait s'empêcher de répondre, presque toujours, d'une manière instinctive, à des arguments de ce genre :

- Bien sûr, mais tu ne trouves pas qu'il est encore un peu jeune ? Et nous ne sommes pas en Europe. Ici, tout est tellement...
- Tellement quoi ? Différent ? Oui, tout est différent, mais tu le reconnais toi-même, les gens sont si agréables et d'une grande gentillesse. Mystérieux ? Oui, beaucoup de choses nous semblent mystérieuses, mais comment crois-tu que réagiraient les gens d'ici, si on les transplantait à Londres, en plein cœur de la City ou dans l'animation du marché de Covent Garden ou si on leur faisait vivre les rituels pompeux de Westminster ou de Buckingham ? Tu ne crois pas qu'il leur faudrait un certain temps d'adaptation et qu'ils trouveraient nos mœurs assez mystérieuses ?
- Oui, tu as raison ! Mais je te parle d'Alan ! C'est un enfant et je suis sa mère.
- Justement ! disait fermement le père d'Alan, le plus souvent en forme de conclusion à ce genre de discussion qu'il n'aimait pas voir se prolonger trop

longtemps. Tu dois te dominer et faire confiance à nos gens. Par exemple, je n'ai jamais vu un homme aussi prévenant que Kirti dans la gestion de la maison. Non seulement il sait très bien ce qu'il fait, mais il agit avec tact et fermeté avec tout le personnel. Tu pourrais au moins lui accorder ta confiance, lorsqu'il s'intéresse à l'éducation d'Alan, non ?

- Oui, oui, tu as encore une fois raison ! Tu sais que j'ai une très grande confiance en Kirti. Mais c'est plus fort que moi. J'aime cette île et ses gens. J'aime notre maison. Mais ce monde me fait encore peur et je crains plus encore pour Alan.

Il lui arrivait alors de sombrer dans une certaine mélancolie, rongée davantage par ses angoisses infondées que par le dépit de devoir se ranger aux arguments de son mari. Alors, voyant son désarroi, celui-ci se faisait plus doux, s'approchait d'elle et, la prenant contre lui, lui disait :

- Je t'aime, tu sais. Que ferais-je ici sans toi ? Tu penses à tout dans cette maison. Tu veilles sur moi et sur Alan, comme personne. Mais ne te tracasse pas tellement ! La vie est belle. Alan est en bonne santé. Il se plaît ici. Et toi, tu es une bonne mère, une très bonne mère... et une merveilleuse épouse.

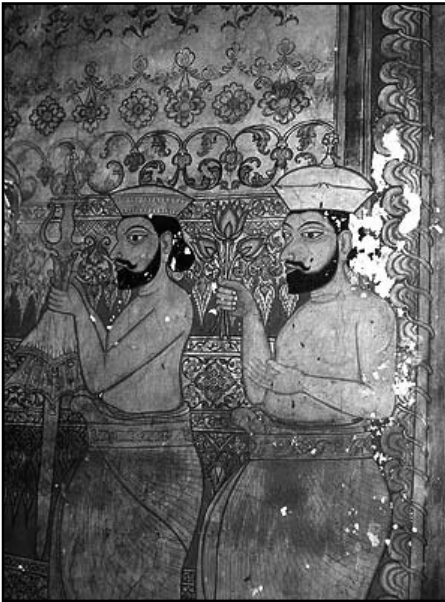
Puis il l'embrassait avec cette passion qu'il avait conservée des premiers instants de leur rencontre.

De tout cela, Alan ne pouvait que pressentir l'existence. Lorsqu'il était enfant, ses parents ne parlaient jamais devant lui des sujets qui le concernaient directement. Mais, à voir certains sourires de sa mère, les clins d'œil que lui adressait parfois son père, Alan avait vite compris que sa mère était plus hésitante que son père à consentir à ce qu'il s'adonnât à certains jeux ou à ce qu'il fit certaines promenades qui le dérobaient au regard maternel. Cette balade dont il se souvenait maintenant appartenait à cette espèce. Il avait beaucoup insisté auprès de Kirti, afin que celui-ci lui fit découvrir les environs de Kandy. Kirti avait alors demandé à sa mère si elle l'autorisait à emmener l'enfant à Peradeniya. Après avoir tergiversé et, probablement, consulté son mari sur l'opportunité d'un tel événement, elle avait acquiescé à la demande, en exhortant Kirti à la plus grande vigilance. Elle n'avait pu s'empêcher de fournir un résumé des mesures de prudence, lorsque Kirti et Alan quittaient la maison. Cette scène était restée gravée dans la mémoire d'Alan pendant longtemps, avec un luxe étonnant de détails. Peut-être fallait-il voir là une raison, sinon la raison, de la manière saisissante dont Alan s'en souvenait maintenant, alors qu'il tentait de s'extirper de la gangue de son amnésie.

Non seulement il entendait distinctement la voix de sa mère, avec cette modulation caractéristique qu'il y reconnaissait aisément, chaque fois qu'elle éprou-

Il l'associait toujours à ce roi dont il avait si souvent entendu parler, Kittisirirjasha, ce roi de la seconde moitié du 18e siècle, l'un des derniers rois de Ceylan (...)

vait de l'appréhension, mais il revoyait le visage de Kirti qui souriait, tout en approuvant chaque demande de sa mère par un balancement rapide de la tête de droite à gauche. Il ne s'arrêtait pas de marcher, non plus qu'il se retournait vers elle, semblant vouloir dire qu'il avait tout enregistré, mais qu'il était bien inutile de le rendre attentif à toutes les mesures qu'il avait déjà prévues. Pour Alan, Kirti était un modèle. L'enfant admirait certes sa taille et ses traits physiques : il était grand et fort, et sa voix était la plus grave de toutes celles des Cinghalais qu'il connaissait. Ses attitudes et ses gestes pouvaient être puissants ou d'une extrême délicatesse, de même que sa voix était capable d'imposer la plus grande fermeté ou de traduire la plus grande douceur. Mais Kirti était, plus encore, un sage aux yeux d'Alan. Il l'associait toujours à ce roi dont il avait si souvent entendu parler, Kittisirirājasiha, ce roi de la seconde moitié du 18e siècle, l'un des derniers rois de Ceylan, de Kandy pourrait-on dire aussi, car, à cette époque, le royaume de Ceylan se réduisait à la province de Kandy. Alan avait appris que ce roi avait su vivre en paix avec ses deux frères, au lieu de les combattre pour régner seul. D'une grande piété, il avait aussi profité de cette paix pour redonner un nouveau souffle à la communauté bouddhiste. Kirti apparaissait à Alan revêtu des mêmes qualités que celles de ce roi. Plusieurs



Fresque du temple de Dambulla représentant le roi Kittisirirajasha (orthographe pli). Il porte la couronne royale et le pantalon brodé.

fois déjà, il avait pu constater que Kirti était foncièrement pacifique. Plus encore, il avait souvent bénéficié de ses leçons. Kirti ne ra-tait jamais une occasion de montrer à Alan qu'il y avait toujours, face à une difficulté ou à un danger, une solution pacifique. Mais, cette paix n'était pas un vernis idéologique qui embellissait les théories morales et politiques. Elle était une exigence de vie et s'enracinait dans la justice et dans le respect de la vérité.

Alan continuait de se souvenir de cette promenade à Peradeniya. Il se revoyait avec Kirti. Il allait de découverte en découverte. Parfois, il devançait Kirti et, s'arrêtant devant un arbre ou une fleur, il attendait que Kirti arrive à sa hauteur pour l'interroger. Parfois, il s'attardait, comme s'il voulait rester, quelque temps encore, à un endroit qui lui plaisait particulièrement. Ils avaient presque parcouru le jardin dans sa totalité et il était justement en admiration devant un

arbre aux fruits gigantesques, lorsque Kirti s'était brusquement arrêté. Il était planté devant un rideau de bambous, presque semblable à celui devant lequel Alan se trouvait aujourd'hui. Il semblait chercher quelque chose et, soudain, tout content, il avait fait signe à Alan de le rejoindre. Il l'avait pris par la main et désignant un bambou un peu caché, il avait dit à Alan :

- Regarde là-haut ! Vois-tu ces fleurs ?

- Quelles fleurs ? questionna Alan qui ne voyait pas encore ce que lui montrait Kirti.

- Regarde bien ! Là ! Tu vois ce gros bambou devant nous.

- Oui ! répondit Alan.

- Alors, dirige ton regard vers la gauche ! Compte maintenant cinq bambous ! Tu y es ! Regarde les bambous qui sont derrière le dernier. Il y a une sorte de touffe. Tu vois ? On dirait qu'il y a dans cette touffe un bambou assez mince qui ressort. Le vois-tu ?

- Ah, oui ! fit Alan et il poursuivit : Il y a des fleurs au-dessus. On dirait une couronne. Je ne savais pas que les bambous produisaient des fleurs, Kirti.

- Tu sais, c'est très rare que les bambous fleurissent. C'est d'ailleurs assez étrange.

- Tu sais, c'est très rare que les bambous fleurissent. C'est d'ailleurs assez étrange.

- Qu'est-ce qui est étrange, Kirti ?

- Lorsque j'avais ton âge, j'ai vu, un jour, six ou sept bambous fleurir dans notre jardin. J'étais très content et je serais bien resté toute la nuit à les regarder.

- Et alors, tu n'es pas allé dormir ?

- Si, bien sûr ! Au bout d'un moment, je tombais de sommeil et ma mère m'a secoué, oh ! gentiment, tu sais ! Elle m'a envoyé me coucher.

- Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

- Rien de spécial. Mais, le lendemain, lorsque je suis revenu vers les bambous. Il n'y avait plus de fleurs.

- Elles étaient déjà fanées ?

- C'était pire que cela, Alan ! Les bambous étaient morts.

- Ils étaient morts, répétait incrédule Alan.

- Oui, ils étaient morts. C'est dans leur nature. Tu comprends Alan. Les bambous grandissent. Ils se développent et, peut-être une fois, ils fleurissent. Mais lorsqu'ils fleurissent, ils révèlent la plénitude de leur beauté et ils meurent.

- C'est triste, fit Alan. Ils devraient fleurir et rester en fleurs toujours... Enfin, le plus longtemps possible. C'est cruel, pour un bambou, de fleurir et de mourir tout de suite après, non ?

- Non, Alan ! C'est dans l'ordre des choses. Certaines plantes vivent très longtemps, d'autres sont éphémères. Certains arbres portent des fruits délicieux, d'autres ne produisent rien de comestible pour nous. C'est dans l'ordre des choses.

- Moi, je trouve que c'est cruel pour les bambous.
- Tous les êtres vivent et meurent. Tout a un commencement et une fin. C'est ce qui se passe entre les deux qui est important. Si un bambou a la chance de fleurir, on peut penser qu'il est parvenu à un état merveilleux. Ne crois-tu pas ?
- Oui..., fit Alan à moitié convaincu par ce raisonnement qui n'expliquait pas la cruauté qui semblait gouverner la destinée du bambou.
- Tu vois, reprit Kirti, les plantes sont comme nos sœurs. Elles nous instruisent. Elles nous parlent de nous-mêmes et de notre vie. Elles nous donnent des leçons.
- Comment ça ? interrogea Alan.

Le bambou est comme la vérité. Une fois qu'il a fleuri, il peut mourir, parce qu'il a tout donné.

- Prends le bambou ! expliqua Kirti. Le bambou est comme la vérité. Tous les bambous se ressemblent. Bien sûr, il y en a des petits et des grands, des minces et des gros. Il existe aussi plusieurs sortes de bambous. Qu'y a-t-il de plus banal qu'un bambou ?

C'est comme la vérité. Certains pensent qu'il n'y en a qu'une, d'autres qu'il en existe plusieurs. On la cherche sans cesse. Certains la disent, d'autres n'ont pas le courage de la regarder en face. Tu comprends, la vérité c'est comme une plantation de bambous. On peut regarder longtemps, on ne découvrira rien ou peu de choses. Puis, tout à coup, on voit un bambou fleurir. C'est différent, non ? Dans cette masse verte ou brune, il y a soudain des fleurs. On ne voit plus que les fleurs. Ce sont les fleurs qui s'imposent. Alors, on a tout vu. Ce n'est plus nécessaire de voir toujours et tout le temps ces fleurs. Elles peuvent disparaître et le bambou aussi. On a découvert un secret du bambou. On sait de quoi il est capable. La vérité est semblable. On ne voit pas. On ne comprend pas. Et soudain, la vérité apparaît. Elle se manifeste. Dès qu'on l'a vue, elle a pénétré en nous. Elle n'est pas ailleurs. Elle est en nous. Elle peut disparaître à l'extérieur de nous, parce qu'elle s'est révélée à nous. Comprends-tu, Alan ? Le bambou est comme la vérité. Une fois qu'il a fleuri, il peut mourir, parce qu'il a tout donné. Tu te souviendras de ces fleurs aussi longtemps que tu vivras, sans pouvoir expliquer pourquoi. Tu as vu le bambou. Tout est là. C'est suffisant.

- Oui, mais c'est cruel...

Cette remarque d'Alan avait alors clos l'épisode. En y repensant aujourd'hui, il prenait la juste mesure de ce que lui avait dit Kirti. Il n'avait pas compris, autrefois, le sens profond de ses paroles. Il n'était encore qu'un enfant et il assimilait le sort d'un bambou au sien, jugeant affreuse cette singularité dont la nature avait pourvu une herbe primitive : fleurir et mourir aussitôt. Mais aujourd'hui, il comprenait autre chose, grâce à ce souvenir d'enfance. Il regardait la face symbolique de l'analogie. C'était elle qui attirait son attention : le bambou est

comme la vérité. Retrouver la mémoire, pour lui qui était devenu amnésique, s'imposait comme une nécessité qui l'obsédait. Il fallait attendre un moment privilégié ou susciter un événement qui pourrait lui permettre d'aller plus loin, un déclic en somme qui lui ferait découvrir la vérité sur lui-même. Mais il soupçonnait la condition qui restait liée à cet instant : confronté à la découverte de son identité profonde, de tout son être, presque métaphysiquement, il ne pouvait la voir se manifester qu'en un éclair, puis disparaître, ne laissant comme seule affirmation de son existence que cette certitude d'être. Ce moment de vérité, il le vivait maintenant. Il lui avait fallu parcourir des milliers de kilomètres, se méfier de tant de gens, faire confiance parfois aveuglément à d'autres, pour découvrir, face à ce rideau de bambous sur la rive du Mahaweli Ganga, que la vérité qu'il cherchait allait au-delà de ce qu'il pouvait imaginer. En y réfléchissant, il remarquait qu'il ne s'était posé jusqu'à maintenant qu'une question vitale, car, sans mémoire, l'être humain n'est guère plus qu'une enveloppe vide livrée à tous les caprices du vent. Mais, dans ce jardin, la simple évocation, rendue soudain possible, de ce souvenir d'enfance avait déclenché un processus qui non seulement changeait sa condition présente, mais éclairait encore d'une lumière nouvelle tout ce qu'il était et

■ (...) sans mémoire, l'être humain n'est guère plus qu'une enveloppe vide livrée à tous les caprices du vent.

tout ce qu'il avait vécu. Ce seul souvenir venait de déchirer définitivement la voile qui occultait Alan Letuswork à lui-même. D'un coup s'étaient révélées les étapes de la sa vie, l'entraînant, dans un tourbillon, de l'enfance au moment présent. Cela lui procurait des émotions primaires et paradoxales. D'un côté, il était abattu, laissé sans force après avoir éprouvé un vertige indescriptible, car on ne retrouve pas si violemment son identité que l'on croyait perdue, sans ressentir un pénible malaise. De l'autre, il aurait volontiers sauté de joie et dansé et chanté, mais il chantait faux, pour annoncer à tous qui il était et quel prodige venait de se réaliser, un peu à la manière de ce qui s'était passé lorsqu'il s'était souvenu de la cuisinière Kusum dans ce restaurant de Kandy, quelque temps auparavant. Pourtant il pressentait encore quelque chose de plus grave. Mais, pour y voir vraiment clair, il lui fallait rassembler ses pensées, remettre de l'ordre dans le programme de cet ordinateur qui avait décidé de fonctionner à nouveau. Et il y avait ce mal de tête, comme si son crâne était pris dans un étou dont les mors se rapprochaient inexorablement.

- Letuswork, que faites-vous ?

C'était John Melting qui s'inquiétait. Ayant accompli sa visite, il avait attendu Alan près de la sortie et, ne le voyant pas arriver à l'heure convenue, il s'était mis en quête de le retrouver, refaisant à peu près le même parcours, mais à

l'envers cette fois-ci. Il avait fini par apercevoir Alan et, sans le savoir, venait de l'arracher à ses découvertes capitales.

- Comment ? interrogea Letuswork.

- Je vous demande ce que vous faites. Je me faisais du souci. Nous avions convenu d'un rendez-vous. Vous en rappelez-vous ?

- Oui, oui, c'est exact ! Excusez-moi, des souvenirs... oui c'est ça des souvenirs ! Enfin je réfléchissais et je n'ai pas vu le temps passer.

Sans allusion à la découverte de son identité, sans laisser paraître non plus la moindre émotion, Alan rejoignit John. Tous deux se dirigèrent vers la sortie. Rien ne pouvait laisser soupçonner les tumultes intérieurs qui avaient agité Alan. Rien ou presque. Après avoir franchi le portail, au moment de monter dans le taxi qui devait les conduire à leur hôtel de Kandy, Alan eut un étourdissement et faillit tomber. Il n'eut que le temps de s'agripper au bras du jeune Melting qui usa de toute sa force pour retenir Alan.

- Ça ne va pas ? Qu'est-ce qui se passe ?

Alan réussit à se hisser sur le siège arrière du taxi et, après un court instant, il reprit ses esprits et put répondre, mais sa réponse fut banale. Il ne voulait en tout cas pas alarmer Melting :

- Rien ! Ce n'est rien. Un trouble passager. Je pense que c'est cette promenade. Une bonne nuit de sommeil et il n'y paraîtra plus.

Le lendemain Alan arriva, le sourire aux lèvres, dans la salle à manger où s'était déjà installé John :

- Je sais qui est votre frère !

- Vous parlez d'une nouvelle ! fit Melting qui ajouta : Je vous l'ai dit avant-hier. C'était votre meilleur ami et...

- C'est juste, John ! Vous devez me prendre pour un fou, n'est-ce pas ? Un jour, je vous dis que je ne me souviens pas de lui, que son nom n'évoque rien pour moi et le surlendemain, je vous annonce triomphalement que je m'en souviens. Je suis un fou, n'est-ce pas ?

John Melting était de moins en moins rassuré. Que devait-il penser ? Il avait vu le désarroi d'Alan, lorsqu'il lui avait raconté son aventure pour retrouver la trace de son frère disparu. Il était sûr que son attitude n'était pas feinte. Ce matin, il était tout aussi convaincu de la sincérité d'Alan. Et, s'il possédait une certitude, c'était celle qu'Alan n'avait jamais cessé d'être l'ami de son frère. Mais le jeu auquel il se livrait lui échappait complètement. Il ne comprenait pas cette exaltation soudaine, cette série de confidences ou plutôt ces affirmations sur ses troubles de mémoire, ces questions qu'il lui posait, sans pour autant solliciter un avis de sa part. Non, il ne comprenait rien de l'attitude d'Alan.

- La photo Steinsaltz, tout est là, ... Le mystère et la solution. Ah ! J'ai bien fait de lui piquer cette photo. Regardez !

Et Alan de sortir de la poche de son veston une photo avec cinq personnages : le président des Etats-Unis et Warden qu'il avait identifiés lorsqu'il était encore à Langley, lui, Alan Letuswork, bien sûr, et deux autres hommes qu'il ne connaissait pas. C'était bien ce qu'il avait longtemps cru. Mais ce n'était pas possible, il devait les connaître, pourtant il ne se souvenait pas d'eux. Son ignorance faisait partie de son amnésie et, plusieurs fois, en Irlande déjà, il s'était torturé à les identifier. Sans succès. Et là, cette nuit, il s'était réveillé en sursaut. Sa mémoire qui s'était remise à fonctionner à Peradeniya ne voulait plus s'arrêter. C'était comme si elle voulait rattraper le temps perdu. Des visages, des formes certes encore un peu vagues, puis des sons, des paroles, des odeurs, puis encore des personnes, des choses et des événements s'étaient présentés à lui, convoqués par cette mémoire soudain ressuscitée. Alan avait alors voulu vérifier quelque chose de précis, faire un test, séparer les émotions des faits, le travail de l'imagination de celui de la raison. Il avait saisi la photo Steinsaltz et alors, sans trop de peine et surtout sans aucune hésitation, il avait pu mettre des noms sur les deux personnages dont il n'arrivait pas à trouver l'identité : le plus jeune était Lewis Melting, un ami de toujours, et le plus âgé, plus âgé qu'Alan, que Lewis et même que Warden, le plus âgé c'était Peter Anthony Bradshaw, le directeur des moyens techniques et de la recherche stratégique de l'Agence. Il n'avait pas pu dormir le reste de la nuit. Il se souvenait d'une foule de détails qui engendraient à leur tour des questions qu'Alan tentait de résoudre en faisant appel à d'autres souvenirs. Il s'émerveillait presque de cette aisance à mettre en relation son passé qu'il croyait effacé à ce présent qui, il fallait bien le reconnaître, lui posait encore de nombreux problèmes en rapport avec le rôle exact qu'il jouait à l'Agence et avec les causes des événements les plus récents qui étaient survenus dans sa vie.

C'est ainsi qu'il avait passé une nuit agitée et que, tel un enfant, il avait fait irruption, le matin venu, dans cette salle à manger de l'hôtel de Kandy. Comme il ne savait comment annoncer à John Melting ce retour à une vie plus normale, il avait cru bon de commencer par lancer vigoureusement cette affirmation qu'il connaissait Lewis Melting. Pour lui, c'était un progrès considérable, mais, pour John, ce n'était qu'une sorte de tautologie. Alan avait fini par se rendre compte qu'il semait plus de trouble que d'ordre dans l'esprit de John. Et l'incohérence de ses dernières paroles ajoutait encore à la bizarrerie de la situation. Il fit un effort afin de se calmer et donna deux mots d'explication à John :

- Excusez moi ! Je ne peux pas vous raconter toute mon histoire dans le détail. Je crois d'ailleurs que je ne possède pas encore toutes les cartes dont j'ai besoin pour jouer ma partie. Mais je suis sur la bonne voie et ce n'est plus qu'une

Alan agitait la photo sous le nez de John, comme le gagnant d'une loterie brandit le billet qui l'a fait millionnaire.

question d'heures ou de jours. J'avais perdu la mémoire, comme je vous l'ai laissé entendre, lorsque nous nous sommes vus l'autre jour. Et, à ce moment-là, je n'avais pas le souvenir de Lewis. C'était mon meilleur ami, vous aviez raison de me le dire. Hier, lors de notre promenade au jardin botanique, il s'est passé un événement singulier dont je ne connais pas la cause exacte. Il faudrait la demander à un neurologue ou à un psychiatre. Toujours est-il que j'ai recouvré la mémoire de mon enfance dont j'avais déjà récupéré quelques bribes depuis mon départ des Etats-Unis et durant le voyage qui m'a conduit ici, au Sri Lanka. Et cette nuit, j'ai retrouvé d'autres souvenirs. J'avais emprunté ou plutôt volé cette photo au docteur Steinsaltz, un psychiatre qui me suivait aux Etats-Unis. Alan agitait la photo sous le nez de John, comme le gagnant d'une loterie brandit le billet qui l'a fait millionnaire. Il laissait à nouveau son émotion prendre le dessus, mais il se domina. Ce self-contrôle constituait une autre preuve de ses instincts professionnels retrouvés. Jusqu'alors il n'avait pas récupéré cette faculté d'analyse immédiate qui fait corps avec les réflexes et que doit acquérir tout bon agent de terrain. Il sourit, en y pensant brièvement, sans que John n'eût le temps de se rendre compte de ce qui se passait dans la tête d'Alan.

- Il y avait deux personnes dont je n'arrivais plus à me souvenir. Voyez là, c'est Lewis ! J'en suis sûr. C'est bien Lewis ?!!

Il avait cette fois présenté la photo de face et calmement à John. Ses dernières paroles étaient à la fois une question adressée à celui-ci et une affirmation. La question se présentait comme une demande de confirmation, mais, en même temps, elle avait le poids d'une certitude qui semblait rendre caduque la question. Alan restait encore un peu hésitant, du moins en apparence. Son discours en portait témoignage. John Melting regarda plus attentivement. Son regard se fit clair et son visage s'illumina :

- Oui, c'est bien lui ! fit John. Oui, c'est Lewis.

Il leva la tête et regarda Alan. Son sourire s'effaça brusquement et sa mine devint sombre :

- C'est bien pour vous, dit-il, mais cela ne résout pas mon problème. On n'est guère plus avancé. Où est-il ? Est-il mort ? Est-il vivant ? Votre bonheur n'est certes pas le mien. Je suis toujours dans l'inconnu.

Alan s'assit à côté de lui et, de ses deux mains, saisit ses épaules :

- Regardez-moi, John ! Tout n'est pas perdu. Je ne sais pas où se trouve votre frère et je ne peux pas répondre, pour l'instant, à vos questions. Mais, je sais comment m'y prendre pour mener à bien notre enquête. Je ne vous garantis rien, mais faites-moi confiance ! Dès demain, je m'y mets. Promis !

Warden arpentait le couloir. Paolucci l'avait convoqué d'urgence, mais il était toujours occupé. Ce devait être grave, car Paolucci agissait rarement de la sorte. La porte du bureau s'ouvrit soudain et un homme en sortit. C'était Bradshaw. Warden entendit la voix de Paolucci :

- Entrez Warden !

Il entra, salua Paolucci et s'assit. Paolucci fixait, de ses petits yeux, deux feuilles de papier posées devant lui. Il lisait attentivement, comme si Warden n'était pas là. Deux ou trois minutes s'écoulèrent et Paolucci trouva tout de même nécessaire de dire un mot :

- Nous attendons encore Madame McVie. Elle m'a prévenu qu'elle aurait un peu de...

Il fut interrompu par un signal sonore et lumineux sur son tableau de commande :

- Ah ! La voilà ! Entrez ! Nous pouvons commencer.

Madame McVie, précisément Dorothy McVie, était le bras droit de Paolucci, chargée de la coordination entre l'Agence et le Pentagone pour les opérations extérieures. Warden se demandait ce qu'elle venait faire dans cette réunion. La réponse n'allait pas tarder.

- Je viens de recevoir ces messages de notre agent à Colombo. J'avoue que je suis perplexe : nous savons que Letuswork a fait la connaissance d'un certain John Melting.

- Est-ce le frère de Lewis ? interrogea Warden.

- Oui, c'est ça, Warden ! Et c'est ce qui m'inquiète.

- Pourquoi donc ? fit un peu candidement Dorothy McVie.

- Le rapport dit que les deux semblent très bien s'entendre. Ils parlent souvent l'un avec l'autre et notre agent a surpris une scène qu'il transcrit ainsi : « 9 heures du matin, Letuswork a rejoint John Melting. Letuswork semble sous le coup d'une vive émotion. Il agite une photographie. Il a prononcé les noms suivants : Steinsaltz, Warden, Lewis Melting et Peter Anthony Bradshaw. Il promet à John Melting de tout mettre en œuvre pour découvrir son frère mort ou vif. » Ce sont cette détermination et cette exaltation qui m'intriguent. Letuswork n'a jamais été d'un tempérament exalté. D'autre part, ses propos ne sont pas incohérents. C'est même très sensé. Il était très lié avec Lewis Melting et il s'engage à le retrouver. Il y a certainement de l'enthousiasme dans son attitude, mais rien ne relève du délire. En revanche, pour tenir de tels propos, il faut disposer de toutes ses facultés.

- Toutes ses facultés..., dit Warden, à la manière d'un écho, sans très bien comprendre l'argument.

- Tou-ttes ses fa-cul-tés, répéta Paolucci en détachant et en accentuant chaque syllabe.

- Donc aussi la mémoire, proposa Dorothy.
- Vous avez compris, ma chère. Et si Letuswork a retrouvé l'usage de sa mémoire, on a beaucoup à craindre. Ce n'est d'ailleurs pas tellement son action à lui que je crains. Il fonctionnera en revanche comme un détonateur. J'en suis persuadé. Dorothy, j'aimerais que vous assuriez le contact avec Letuswork !
- Mais il va se douter de quelque chose, fit Dorothy. Je ne pense pas qu'il s'agisse de la bonne solution et...
- C'est la bonne solution. N'en doutez pas ! Notre agent va le suivre encore un moment, puis il passera le relais au réseau suivant. Je ne sais pas ce que Letuswork va faire dans l'immédiat, mais s'il a recouvré la mémoire, comme je le crois, il va revenir en Europe et il aura besoin d'une personne de confiance pour se renseigner sur le lieu de séjour de Lewis. Je parie qu'il s'adressera à vous, Dorothy.
- Mais nous n'avons pratiquement jamais travaillé ensemble, reprit Dorothy. Pourquoi ne prendrait-il pas plutôt contact avec Warden qui l'a déjà rencontré à Inishmore ?
- Parce qu'il n'a pas confiance en Warden. Excusez-moi, mon cher ! fit Paolucci, en se tournant vers lui et en esquissant une mimique un peu narquoise.
- Ne vous excusez pas ! reprit immédiatement Warden. Je crois que vous avez raison. J'ai ressenti une grande méfiance de sa part, lorsque nous étions en Irlande. Bien sûr, il ne pouvait pas se confier trop facilement. Son amnésie, l'accident d'avion, tout cela représentait beaucoup, peut-être trop. Mais, j'ai bien remarqué que le courant ne passait plus entre nous. C'était plus profond que ces difficultés..., disons, passagères.
- Mais nous ne nous connaissons pratiquement pas, interrompit Dorothy. Comment pourrais-je prendre contact avec lui, sans accroître sa méfiance à l'égard de l'Agence ?
- Non, vous m'avez mal compris ! Je vous ai demandé d'assurer le contact. Mais c'est bien lui qui prendra l'initiative de s'adresser à vous.
- Je ne comprends pas très bien.
- Ne vous inquiétez pas pour ces modalités ! fit Paolucci un peu agacé. Il prendra contact avec vous, j'y veillerai. Et cela risque d'arriver plus rapidement que vous ne pensez. Quant à vous, Warden... !
- Oui, Monsieur, dit simplement Warden.
- J'aimerais que vous mettiez Arbogaste en alerte. Il se pourrait que l'on ait besoin de lui très vite.

Les trois personnes échangèrent encore quelques propos en vue de coordonner leur action, puis Warden et McVie sortirent de la pièce. La journée était déjà bien entamée et rien ne laissait présager ce qui allait se produire.

à suivre...

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Personalia

Leben im Kloster Hauterive

Paul Joos

Les ordres contemplatifs exercent une étonnante fascination. Le photographe Paul Joos a régulièrement séjourné à l'Abbaye d'Hauterive où il a pu côtoyer les moines dans leur vie quotidienne. De cette expérience est née l'exposition rassemblant 76 photographies noir-blanc et présentée à la BCU. Voici le texte de son intervention lors du vernissage le 15 décembre 2006.

Ich hatte die Möglichkeit, die Mönche von Hauterive während gut zweieinhalb Jahren fotografisch bei Gebet und Arbeit zu begleiten. Daraus ist eine Ausstellung entstanden, die bereits an vier verschiedenen Orten in der Deutschschweiz zu sehen war. Nun sind die Bilder gleichsam zur Quelle zurückgekehrt. Ich freue mich sehr, dass ich sie in der Kantons- und Universitätsbibliothek zeigen darf. Dies ist für mich, zusammen mit der Veröffentlichung des Text- und Bildbandes zum gleichen Thema, ein wichtiger Meilenstein in meinem „fotografischen Leben“. Ich bin ja kein Berufsfotograf, aber leidenschaftlich mit der Fotografie verbunden. Speziell hat mich die Schwarz-Weiss-Fotografie gepackt. Nach meiner Pensionierung im Frühjahr 2002 habe ich viel Zeit und Geld in die Weiterbildung im In- und Ausland investiert, um Aufnahme- und Labortechnik zu verbessern. Prof. Ulrich Mack aus Hamburg begleitet mich als Mentor, von seinem kritischen Urteil konnte ich schon viel profitieren.

Die vorliegende Arbeit ist mein erstes Langzeitprojekt. Abt Mauro gab mir die rare Chance, dieses zu realisieren. Hauterive ist ja ein geschlossenes Kloster und es ist nicht selbstverständlich, einen Fotografen über längere Zeit in der Klausur zu akzeptieren. Welches waren die wichtigsten Punkte bei der Planung und Durchführung dieser speziellen Arbeit? Die Stichworte heissen:

- Vertrauen: Die Mönche persönlich kennenlernen, gegenseitiges Vertrauen aufbauen.
- Sich Zeit nehmen: Versuchen zu verstehen, wie die Mönche heute die benediktinische *Maxime ora et labora* umsetzen, was ihr Leben im Kloster prägt und wie ihr Tagesablauf aussieht. Zu verschiedenen Jahres- und Festzeiten dort sein und immer wieder zurückkehren.



Le photographe Paul Joos lors du vernissage.



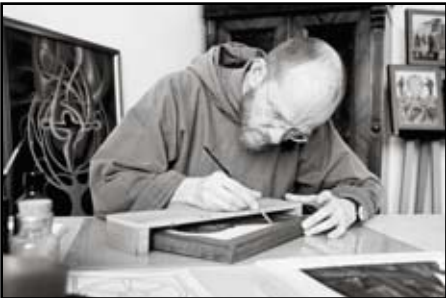
Servir à table est un témoignage d'amour du prochain.

- Rücksicht: mit Respekt arbeiten und versuchen, die unumgänglichen Störungen zu minimieren.
- Realität: Das Leben versuchen zu zeigen, wie es ist. Keine gestellten Fotos, aber durchaus Bilder, die auf den Dialog zwischen Mönch und Fotograf hinweisen.
- Information: die Mönche über den Fortgang des Projektes auf dem Laufenden zu halten, die Bilder zu zeigen und darüber zu sprechen.

Insgesamt weilte ich fünfzehn Mal für einige Tage oder eine ganze Woche im Kloster. Es war ein starkes Erlebnis, mich frei in der Klausur bewegen und die Mönche in ihrem Tagesablauf bei Gebet und Arbeit, Rekreation und festlichen Anlässen begleiten zu dürfen.

Oft wurde ich zu verschiedenen Aspekten meiner Fotografie gefragt. Gerne fasse ich einige Punkte kurz zusammen:

- Weshalb habe ich mich für die Schwarz-Weiss-Fotografie entschieden? Weil ich glaube, dass auf diese Art die spezielle Kloster-Stimmung am realistischsten wiedergegeben werden kann: ohne romantische Verklärungen, aber mit den vielen gefühlvollen Graustufen zwischen schwarz und weiss.
- Die Bilder entstanden analog. Alle Filme habe ich im eigenen Labor selbst entwickelt und die Vergrößerungen auf Barytpapier abgezogen.
- Ich habe nie einen Blitz verwendet, sondern immer mit dem vorhandenen Licht (und



einem Einbeinstativ) gearbeitet. Deshalb hat es in der Ausstellung „bewegte“ Bilder.

- Den weitaus grössten Anteil der Bilder fotografierte ich mit der Leica M6, der „flüsternden Kamera“. Mit ihr konnte ich sehr still und beweglich arbeiten.

Was Sie nun in den vergangenen Wochen sehen konnten, sind „stille“ Bilder aus einer Umgebung, in der man „Stille atmen“ kann. Vielleicht haben Sie Gelegenheit, das Kloster in der wunderschönen Sarine-Landschaft zu besuchen und einmal dem beeindruckenden Salve Regina während des Abendgebetes zu lauschen?

Den Herren Martin Good und Emmanuel Schmutz danke ich herzlich, dass ich in der Kantons- und Universitätsbibliothek ausstellen durfte. Ich danke ihnen und allen, die mir beim Aufbau und der Betreuung der Ausstellung so tatkräftig und ideenreich geholfen haben. Es war für mich eine grosse Freude, an diesem Ort präsent sein zu dürfen.

Les moines dans l'exercice de leurs activités. De haut en bas :

- Exercice à l'orgue.
- Le pain maison est également vendu dans le magasin de l'abbaye.
- Dans la buanderie, il peut faire un froid glacial en hiver.
- Dans son atelier, le moine peut avoir une activité créative.

Peut-on introduire de l'invisible dans une prise de vue?

Propos du P. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé d'Hauterive, lors du vernissage de l'exposition «Vivre au monastère d'Hauterive»

Bei der Eröffnung der Ausstellung Leben im Kloster Hauterive vom 15. Dezember 2006 hat Abt Mauro-Giuseppe Lepori über grundsätzliche Fragen zum Fotografieren in einer spirituellen Umgebung gesprochen, und darüber, weshalb Paul Joos ausnahmsweise die Erlaubnis dafür erhalten hat.

Mesdames et Messieurs,

L'exposition que vous voyez et le livre *Hauterive : Vivre au monastère* qui la contient, sont le fruit de quelques années de rencontres, de travail, de méditation et d'amitié entre M. Paul Joos et notre monastère d'Hauterive.

Un monastère peut être un sujet fascinant : il n'est pas un sujet facile. Il a ses exigences, ses contraintes, ses secrets, ses faiblesses. Il n'est pas que des bâtiments, il n'est pas que des cérémonies et du travail : il est toute une vie personnelle et communautaire qui, comme la vie de chaque homme, a une épaisseur, une profondeur qui dépasse les frontières du visible, du sensible, du perceptible. Cette profondeur est la communion avec Dieu et en Dieu : une communion tout d'abord désirée, recherchée, expérimentée et goûtée, mais toujours à reprendre, toujours à approfondir davantage car elle est une dimension



Le Père Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé d'Hauterive, lors du vernissage.



La ferme abbatiale du XVII^e siècle dans le prolongement de l'axe principal des bâtiments baroques ...

éternelle et infinie. Au fond, un monastère a la vocation de rendre explicites les dimensions profondes, et donc réelles, de la vie de chaque être humain, de les expliciter dans la conscience de ceux qui y vivent, mais aussi dans les gestes, les paroles, l'organisation du temps et de l'existence. Cela fait que ces dimensions profondes de la vie humaine – les dimensions de la communion avec Dieu et en Dieu qui, selon saint Jean, sont les dimensions de l'amour et dans l'amour – ces dimensions deviennent visibles, ou plutôt présentent une certaine visibilité qui ne montre pas tout mais laisse deviner le tout. La vie quotidienne d'un monastère est une sorte de mime qui permet de voir la forme de l'invisible, même si la réalité invisible n'apparaît pas. La différence est que pour le mime la réalité invisible est aussi absente, tandis que dans la vie monastique elle est crue et perçue comme présente par la foi et dans l'amour.

Je dis tout cela simplement pour essayer de donner la mesure de la particularité d'une exposition de photos prises dans une communauté monastique. Le défi que le photographe doit relever est en effet celui de reprendre l'invisible par un moyen d'expression qui mise tout sur le visible. Dans une pièce de musique on peut introduire du silence. Peut-on introduire de l'invisible dans une prise de vue ? Est-ce qu'une prise de vue peut prendre ce qui ne se voit pas ?

Lorsqu'on me passe au téléphone des photographes qui veulent venir prendre des photos en communauté, et cela arrive plusieurs fois chaque année, je dis toujours non, car j'ai de bonnes raisons, tirées de l'expérience, pour me méfier, sinon des bonnes intentions de ces photographes, du moins de leur sensibilité

par rapport au sujet qu'ils veulent traiter. Tout d'abord parce que presque toujours ces personnes n'ont jamais mis les pieds dans un monastère : leur intention ne naît pas d'une rencontre, mais d'une idée. Le résultat est que ce qu'ils vont prendre est davantage la projection de leurs idées sur la vie monastique que sa réalité. Et du moment que la vie d'une communauté monastique renvoie de toute façon à « autre chose », ces personnes ont presque toujours la prétention de définir eux-mêmes ce que doit être cette « autre chose », et habituellement ils remplissent cet espace par du romantisme ou du magique, c'est-à-dire une caricature immanente du transcendant.

Avec M. Paul Joos, cela ne s'est pas passé ainsi. On pourrait lui appliquer les mots célèbres de César : « Veni, vidi, vici ! ». Non seulement parce qu'il possède une remarquable ténacité pour atteindre ses buts, mais parce que M. Joos a commencé par venir chez nous, par vivre et prier dans notre monastère avec beaucoup

J'ai donc vu que M. Joos voyait ; qu'il voyait qu'il y avait de l'invisible à voir dans toute réalité, et qu'il savait pousser le silencieux déclic de son appareil jusqu'au seuil de cet invisible, pour en transmettre le désir et le goût.

de discrétion ; à travers cette expérience, il commença à voir, à regarder, à dérober quelques prises de vue, pour ensuite me faire sa proposition de pouvoir réaliser ce qui s'est réalisé même au-delà de ses intentions et des nôtres. S'il a pu vaincre, s'il m'a vaincu, ce fut par la persuasion qui émanait d'une photo du bâtiment le plus humble de l'abbaye, la ferme, prise un jour de mauvais temps et de

brouillard. J'ai compris que M. Joos savait voir ce que nous voyons : cette beauté de l'instant réel et quotidien qui fait le soleil de nos journées au monastère, même lorsqu'il fait gris, ou plutôt noir-blanc comme les photos que nous admirons.

J'ai compris que les photos de M. Joos pourraient être une annonce de la beauté de la réalité qui est donnée à tout le monde et que tout le monde peut cueillir et posséder, sans en priver les autres. C'est la beauté d'un instant, d'un geste, d'un regard, d'une rencontre ; la beauté de la banalité des choses, comme cinq couvercles de casserole suspendus au mur de la cuisine, ou quelques habits qui sèchent au vent, une beauté qui ne jure pas avec la beauté d'une liturgie de la Nuit pascale ou d'un cloître du 14^{ème} siècle.

J'ai donc vu que M. Joos voyait ; qu'il voyait qu'il y avait de l'invisible à voir dans toute réalité, et qu'il savait pousser le silencieux déclic de son appareil jusqu'au seuil de cet invisible, pour en transmettre le désir et le goût. La beauté du réel que ces photos montrent n'est pas du romantisme monastique, parce que chaque personne qui la contemple peut la découvrir dans sa vie quotidienne, dans son appartement, dans la rue où il habite, dans les personnes qui l'entourent.

Aujourd'hui, je me réjouis de m'être laissé vaincre, avec ma communauté, par ce paisible « César » de la photographie.

«Je n'ai pas attendu ma retraite pour m'adonner à ce vice ; il y a fort longtemps que j'écris...»

Armand Maillard

Auf Einladung der KUB hat der Freiburger Armand Maillard am 16. Januar 2007 in der Rotunde über seine schriftstellerische Tätigkeit gesprochen. Mit seiner freundlichen Zustimmung wird nachstehend ein längerer Ausschnitt publiziert.

Dans le domaine littéraire, - littéraire est un bien grand mot - mes deux premiers livres *C'était au milieu du siècle* et *Raconte encore, grand-père*, je les ai écrits alors que Magui était encore en vie. Ils lui sont d'ailleurs dédiés, ainsi qu'à nos enfants et petits-enfants. Le troisième aussi d'ailleurs.

Si j'ai écrit ces deux premiers livres, c'est que mes enfants me l'avaient demandé. Leur rédaction ne m'a pris qu'un mois, du 24 juin au 24 juillet 1993. Au départ, je n'avais aucune idée de ce que je raconterais. Aucun souvenir précis ne me venait en mémoire qui eût mérité un récit. J'ai passé au moins une heure à me replonger dans le passé pour tenter d'y retrouver quelques bribes de vécu. J'eus très tôt l'impression que, pour percer les strates déposées par les ans, il me fallait impérativement tenter de me retrouver moi-même en culottes courtes. Ce n'est qu'à cette condition que je retrouverais mon enfance. Cet exercice exigea de moi un effort intense et prolongé.

Contrairement à ce qu'affirme C.- F. Ramuz : « On ne peut pas être à la fois celui qu'on est et celui qu'on était », je prétends, au contraire, qu'être, à n'importe quelle période

de la vie, n'est possible que si le maintenant contient tout le passé et, peut-être même, une part importante de l'avenir. Il n'y a pas, d'un côté, ce qui fut, d'un autre ce qui est, et d'un autre encore ce qui sera. La vie incorpore le temps; elle ne le dissout point. En vérité, la nature est ainsi faite que rien ne se perd. On croit que l'enfance est à jamais disparue; elle est présente en nous, au fond de nous, tout entière. Elle est simplement recouverte de strates successives, plus ou moins épaisses, plus ou moins lourdes, compactes, déposées au fil des ans. Il suffit de creuser, de forer pour retrouver les fondements de la construction. Un peu comme les archéologues qui, fouillant le sol, tombent sur la mosaïque romaine qui dort là depuis 1800 ans. Et qui est intacte.

Tout à coup, une première histoire arriva. Je me hâtai de la transcrire sur l'écran de mon ordinateur. Je n'avais pas terminé ce travail qu'une autre déjà se pressait dans ma tête, puis une autre, puis une autre encore. Je fus bientôt submergé par ce reflux de souvenirs de mon enfance qui remontaient en moi.

Je fus tenté de vouloir mettre de l'ordre dans ces histoires qui chevauchaient comme des gamins qui jouent à saute-mouton dans une cour de récréation. De faire un plan. D'établir un ordre chronologique. Mais ce sont des préoccupations d'adultes; les enfants ne procèdent pas de cette manière. Et j'étais un enfant...

Mais, en fait, le temps m'aurait fait défaut. Je me trouvais totalement pris dans l'ur-

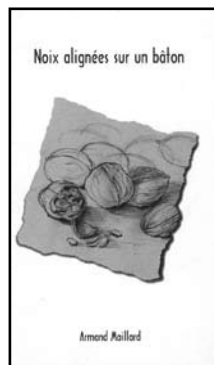
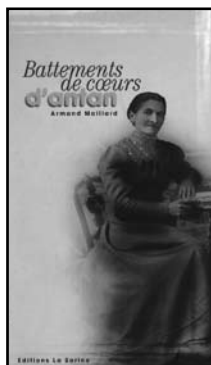
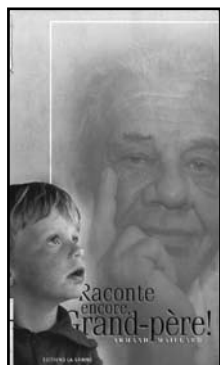


Armand Maillard lors de sa causerie à la BCU.

gence. Il me semblait que si je commençais à vouloir sérier, choisir, relativiser, travailler, réécrire, supprimer ou ajouter que j'allais perdre à tout jamais le naturel de leur expression. Et même une part de leur vérité, de leur authenticité. J'ai donc renoncé à intervenir techniquement ou littérairement dans ces récits. Ils sont donc restés intégralement comme ils sont venus. Je le rappelle: le but n'était pas de les publier, mais de les offrir à mes enfants et petits-enfants pour les aider à mieux comprendre ce qui s'était passé dans un petit village au milieu du siècle.

Un village tout petit. Minuscule. 100 habitants. Anonyme. Il ne s'y passe rien d'important. Il n'y a aucun monument. Aucune célébrité. En apparence, nous sommes en présence d'un non-événement, d'un non-lieu. Comment, en présence de ce rien, dire quelque chose de sensé. Un narrateur qui

est un enfant. Un enfant quelconque. De très petites histoires vécues, des séquences sans lien apparent entre elles, mais qui, juxtaposées, forment une mosaïque. Une tranche de vie : des jeux, des fêtes, du travail, des métiers, des champs, des plantes, des animaux, des gens. En soi rien de vraiment typique. Un village qui aurait pu être vaudois, jurassien, valaisan. Les mêmes réalités. C'est peut-être pour cela que ces récits ont touché beaucoup de gens. Derrière la façade du non-événement on est tout surpris de constater qu'il y a là, aussi bien qu'ailleurs, derrière les volets clos, des lampes qui brillent, un essentiel qui fait la vraie vie des hommes, qu'il n'est pas nécessaire de vivre à Genève, Paris ou New-York pour ressentir battre le cœur des hommes. Pour que les enfants soient heureux...



Lorsqu'il a été question, plus tard de publication, je me suis à nouveau demandé si je ne devais pas revoir ces textes, les réécrire peut-être ou, à tout le moins, leur donner une suite chronologique plus respectueuse des étapes de mon enfance. Là encore, j'ai repoussé la tentation en me disant que ces histoires ont elles-mêmes une histoire, que les unes sont reliées aux autres non seulement par une respiration, mais encore par d'obscures affinités puisqu'elles ont émergé de mon subconscient dans cet ordre et non dans un autre. Il y avait probablement une raison à cela. Même si je ne la connaissais pas. Pourquoi une histoire en amène-t-elle une autre? Quel lien invisible les noue, les accroche? C'est un mystère.

Est-ce la Vérité? C'est la question que l'on n'arrête pas de me poser... L'incontournable doute! L'impossible réalité...

La Vérité? Franchement non. Il faut laisser La Vérité aux théologiens. Eux seuls se font fort de prouver qu'elle existe. Pour eux, une histoire écrite 997'000 ans après les faits reste vraie, à la virgule près. Moi, je ne peux pas hélas en dire autant. J'ai la prétention

moins hardie. En revanche, je l'affirme haut et fort, c'est ma vérité. Ma vérité personnelle. Je la revendique. C'est celle que j'ai choisie, que j'ai retenue. Qui peut probablement être différente de celle perçue par d'autres observateurs de l'époque. Nous avons tous une faculté propre, non seulement d'apprendre mais aussi de meubler notre mémoire. Malgré cela de nombreuses personnes se sont parfaitement reconnues dans mes récits. On m'a écrit et dit: Oui, c'était bien comme ça. Je l'ai reconnu, c'est bien lui... C'est bien elle! Je pourrais citer de nombreux témoignages.

Un jour quelqu'un demanda à Gustave Flaubert si Mme Bovary avait réellement existé. « Vous vous moquez, n'est-ce pas? - répondit Flaubert - Madame Bovary c'est moi!» Cela explique merveilleusement le rôle de l'auteur. Alors, à l'instar de Gustave, mes bouquins, en partie, et en toute modestie, c'est vraiment moi.

Mais aussi: aviez-vous un plan?

Le plan est une vision synthétique, d'adulte averti... Or, ici je ne fais, comme dans les premiers bouquins, que tenir le crayon (ou

si vous voulez de frapper les touches du clavier) et qu'écouter l'enfant qui parle en moi. L'enfant que j'étais et que je suis encore par devers moi ne peut avoir de plan... sinon ce ne serait plus la voix d'un enfant, mais celle de l'adulte.

Je prends un exemple: lorsque les lacustres construisaient leurs huttes sur nos lacs... ils n'avaient pas parmi eux des architectes... mais tout le monde savait construire une maison. On commençait par le commencement et au fur et à mesure de l'avancement des travaux, après quelques ajustements et corrections, la maison prenait forme. Aujourd'hui, non seulement il faut des plans, mais seuls ceux des architectes diplômés sont admis. Personne ne sait plus construire une maison. Parce qu'il faut un plan.

La jeunesse écrit peu, parce que là aussi on a appris à l'école qu'il fallait commencer par établir un plan. Or, l'enfant de l'école primaire, voire de l'école secondaire est dans l'impossibilité de commencer l'écriture de cette manière. Laissons-le d'abord écrire librement... et à la fin... à la fin seulement on peut tenter de lui apprendre à mettre de l'ordre dans ses idées, à classer, à hiérarchiser. Poriniot et Freinet peuvent revenir, les enfants racontent merveilleusement mais les maîtres se plaignent toujours qu'ils ne savent pas écrire. A qui la faute? La plupart des gens sont convaincus qu'ils ne savent pas écrire parce qu'on ne les a jamais autorisés à dire simplement ce qu'ils pensaient, ce qu'ils ressentaient...

Setsuko Klossowska de Rolaterive, veuve de Balthus, à la BCU

Claudio Fedrigo

Les biographes d'Armand Niquille ont retenu l'épisode de la rencontre du peintre fribourgeois avec Balthus, survenue en 1943, et de l'influence de son œuvre sur l'univers artistique de Niquille.

Mme Setsuko Klossowska de Rolaterive, veuve de Balthus, a tenu à marquer cette filiation en visitant l'exposition *Armand Niquille: une œuvre, un destin*, présentée à la BCU du 9 novembre au 9 décembre 2006. Dans cette image elle pose en compagnie du président de la Fondation Armand Niquille, le peintre Jacques Biolley, lors de la visite le 3 décembre 2006.



Was man wirklich lesen muss

Martin Good

Aus Anlass des Welttags des Buches, welcher jeweils am 23. April stattfindet, hat die KUB die Literaturkritiker Alain Favarger und Charles Linsmayer für eine Präsentation ihrer Lieblingsbücher eingeladen. Hier die empfohlenen Werke, gefolgt von der Bibliothekssignatur:

Empfehlungen von Alain Favarger

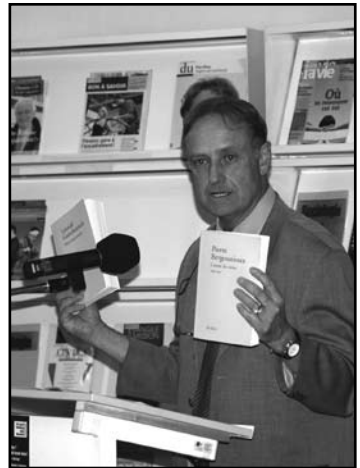
- Pierre Bergounioux : *Carnet de notes : journal, 1980-1990*, Verdier, 2006 [NA 2007.51]
- Léonid Guirchovitch : *Têtes interverties : roman*, trad. du russe par Luba Jurgen-son, Verdier, 2007 [NA 2007.1451]
- Ian MacEwan : *Samedi : roman*, trad. de l'anglais par France Camus-Pichon, Gallimard, 2006 [NP 2006.1272]
- Cynthia Ozick : *Les papiers de Puttermesser*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par Agnès Desarthe, Editions de l'Olivier, 2007 [NP 2007.487]
- Anne Wiazemsky : *Jeune fille : roman*, Gallimard, 2007 [NP 2007.124]



23 avril 2007 : Journée mondiale du livre à la BCU. Que lire? Les choix des critiques littéraires Charles Linsmayer et Alain Favarger (ici présenté par Emmanuel Schmutz).



Charles Linsmayer



Alain Favarger

Empfehlungen von Charles Linsmayer

(„Es sind Bücher, von denen ich glaube, dass sie schön und wichtig und lesenswert sind und uns irgendwo ein bisschen weiter bringen.“):

- Elisabeth Binder : *Orfeo : Roman*, Klett-Cotta, 2007 [NP 2007.772]
- Erika Burkart : *Die Vikarin : Bericht und Sage*, Ammann, 2006, [NP 2006.1270]
- Charles-Albert Cingria : *«Ja, jeden Tag neu geboren werden...» : Erinnerungen, Glossen, Thesen, Polemiken*; ausgewählt und mit einem biographischen Nachwort versehen von Charles Linsmayer; aus dem Französischen von Barbara Traber, Friedhelm Kemp und Hannelise Hinderberger, Huber, 2001, [NA 2007.1334]
- Enrico Danieli : *Delaval : Novelle*, Literareon im Herbert Utz-Verlag, 2006, [NA 2007.1323]
- Suzanne Derieux : *Das Kind und der Tod : Roman*; Übers. von Irma Wehrli; mit einem biographischen Nachw. von Marianne Ghirelli, Huber, 2006, [NA 2007.1333]
- Edmond Fleg : *Das Prophetenkind : Roman*; in der Übers. von Giò Waeckerlin-Iduni [sic] deutsch neu hrsg. und mit einem biographischen Nachw. vers. von Charles Linsmayer, Huber, 2005 [NA 2005.1382]
- Lukas Hartmann : *Die letzte Nacht der alten Zeit : Roman*, Nagel & Kimche, 2007, [NP 2007.598]
- Alexandra Lavizzari : *Wenn ich wüsste wohin : Roman*, Zytglogge, 2007, [NP 2007.696]
- Helen Meier : *Schlafwandel : eine Erzählung*, Ammann, 2006, [NP 2006.213]
- Margrit Schriber : *Das Lachen der Hexe : Roman*, Nagel & Kimche, 2006, [NP 2006.214]

Nova Friburgensia

Silvia Zehnder-Jörg

*Kunstvoll : Kunstschaffende in
Deutschfreiburg : 1848-2006*

Freiburg : Deutschfreiburger Heimatkunde-
verein : Paulusverl., 2006, 239 S.



Superbe! Peut-être inspiré par le très beau catalogue de l'exposition « La Tête des nôtres », le Deutschfreiburger Heimatkundeverein vient de publier une magnifique anthologie des artistes fribourgeois alémaniques de la période 1848-2006.

L'ouvrage, confié à Silvia Zehnder-Jörg, est organisé selon la formule à première vue surprenante d'un inventaire alphabétique. On se dit d'abord que la pratique, habituelle pour ce genre de synthèse, consistant à faire défiler les différents courants, avec les créateurs qui les ont incarnés, aurait donné un aperçu plus intelligible, permis une meilleure vision d'ensemble.

Mais, à bien y réfléchir, l'exercice aurait probablement débouché sur quelque chose d'artificiel. La population décrite constitue un ensemble hétérogène, où des créateurs

de renommée internationale voisinent avec des peintres amateurs. On y trouve aussi bien des artistes indigènes, restés au pays ou non, que des non-Fribourgeois ayant choisi de s'installer dans le Deutschfreiburg. Les genres et les techniques les plus divers sont représentés.

Vouloir regrouper tout ce petit monde selon des courants aurait abouti à imaginer une unité, à créer des connexions qui n'ont jamais existé. Le choix de l'inventaire permet d'éviter ce piège, et de dépasser le concept plutôt vaseux et rebutant d'un art spécifique au Deutschfreiburg, tout en montrant le foisonnement et la richesse de la création artistique dans cette partie du monde.

Certes, l'art fribourgeois alémanique en tant que tel n'existe pas, mais par contre les artistes « Deutschfreiburger », eux, sont biens réels, et ils sont aussi nombreux que talentueux. On s'en rend compte page après page en constatant la qualité et la diversité des œuvres présentées. En tout, 109 créateurs relevant des différents arts visuels ont été retenus. Chacun a droit à une double page comprenant une biographie personnelle et artistique, accompagnée d'une œuvre brièvement commentée.

Un bel objet à recommander à qui souhaite mieux connaître la vie artistique locale, ou simplement à tous ceux qui aiment l'art.

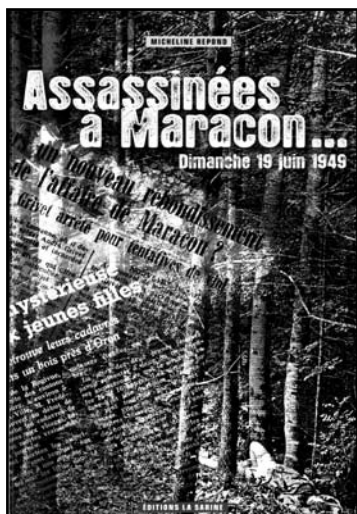
Henri Défago

Micheline Repond

Assassinées à Maraçon...

Dimanche 19 juin 1949

Fribourg : Editions La Sarine, 2006



19 juin 1949 : deux jeunes filles habitant Semsales, en Veveyse, sont retrouvées assassinées à Maraçon : un crime odieux, qui choque toute une région et est le point de départ d'une longue et tortueuse enquête qui ne se terminera qu'en 1969 par un non-lieu. Un crime qui prendra au fil du temps une dimension sociale et politique (on évite de peu le soulèvement populaire en Veveyse), qui fait partie de la mémoire collective du Sud fribourgeois, et n'est pas prêt d'en sortir.

1999 : prescription totale de l'affaire : les dossiers de police et d'instruction appartiennent désormais au domaine public. Micheline Repond, enseignante à Bulle, se penche sur les archives de la police et de la justice à disposition et relate les circonstances et le déroulement de l'enquête dans un récit

haletant publié aux Editions de La Sarine.

Peuplé de multiples personnages (policiers, juges, notables, journalistes, habitants de la région), citant de nombreux journaux suisses et fribourgeois de l'époque, l'ouvrage met en lumière de façon évidente les lacunes de l'enquête, les maladresses des enquêteurs citadins confrontés à une population rurale, le traumatisme et la douleur vécus par toute une région, qui a l'impression que ses autorités la lâchent.

Certaines pistes semblent également avoir été négligées, les enquêteurs étant obnubilés par l'idée que le crime ne pouvait avoir été commis que par un sadique, renforcés dans cette idée par l'agression dont avait été victime une autre jeune fille du village, quelques semaines avant le crime. D'autres pistes sont suivies des années plus tard, trop tard ... Même si aucun coupable ne peut être clairement défini, un faisceau d'indices pointe à maintes reprises vers un jeune homme de Semsales faisant partie de l'entourage des deux jeunes filles, marginal et violent, qui sera arrêté, puis relâché. Un rôle de premier choix est également attribué à la rumeur, qui, faute de coupable(s), naît, croît, pollue les témoignages et complique terriblement l'enquête. Rarement une rumeur aura pris une telle ampleur : tout le monde ou presque est soupçonné du crime, notamment les notables et les ecclésiastiques de la région, dont l'Abbé Pierre Kaelin.

Dans son interprétation sociologique de l'affaire, Micheline Repond met également bien en évidence les ressources et mécanismes auxquels la population fera appel pour son deuil collectif (le fameux charivari), et la méfiance d'une population rurale envers ses autorités incapables de résoudre ce crime sordide.

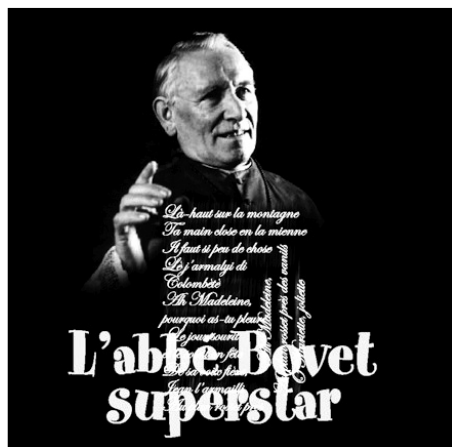
Si la rumeur semble s'être calmée aujourd'hui, elle est le point de départ d'un excellent documentaire réalisé en 2003 par Stéphane Goël : « Le poison : le crime de Maraçon », consultable sur place à la BCU, au Médiacentre. Preuve du climat passionnel qui entoure, aujourd'hui encore, ce crime non élucidé, Stéphane Goël avoua à l'époque que le tournage de son documentaire n'avait pas été de tout repos à Semsales...

Monique Dorthe

Jean Winiger

L'abbé Bovet superstar

L'Aire du Théâtre, 2006



C'est à un spectacle très vivant et plein d'humour que nous convie Jean Winiger avec son *Abbé Bovet superstar*. L'auteur s'est inspiré d'interviews de personnes ayant connu et fréquenté l'abbé Bovet, et des ouvrages que lui ont consacrés Patrice Borcard et Robert

Loup. Créé au Festival du Vully pendant l'été 2006, le spectacle a été joué ensuite à Grandson, à Romont et aux Colombettes. Sur une mise en scène de Laurent de Bourgknecht, il fait alterner les tirades de l'abbé Bovet (Jean Winiger) avec ses chansons interprétées par son ami l'abbé Bernard Kolly (Jean-Claude Hurni), accompagné par un pianiste (François Ingold). Le pari de ce spectacle est de faire revivre la personnalité de l'abbé Bovet, une icône fribourgeoise, à travers sa biographie, ses pensées sur le monde actuel, reconstituées de diverses manières, et ses chansons, qui sont familières à tous les Fribourgeois. Dieu le renvoie donc sur terre, avec son ami l'abbé Kolly, pour une redoutable mission qui va faire réagir le barde fribourgeois sur des sujets tels que l'Eglise, les relations entre catholiques et protestants, le mariage, le célibat des prêtres, l'éducation des jeunes filles... Au détour de treize chansons, parfois peu connues de l'abbé Bovet, et une dizaine de citations musicales où le public peut chanter quelques-uns de ses « tubes », le personnage contrasté, au caractère bien trempé, livre sa frénésie de musicien et son empathie pour les humains et leurs travers. Ainsi, chargés d'une mission divine, les deux abbés reviennent sur terre, mais n'atterrissent pas à l'endroit prévu : « Erreur d'atterrissage ? Pourtant, je lui avais bien précisé le Moléson, au Seigneur. Il avait l'air de connaître. » A la vue du Moléson, les deux abbés sont soulagés et l'abbé Kolly peut entonner une chanson de circonstance : « A Molèjon ». Peu après cet atterrissage, Dieu rappelle l'abbé Bovet sur son portable pour l'enjoindre de remplir sa mission : « C'est lui. Allô Seigneur ? ... Je vous entends mal. Oui, nous sommes bien arrivés. Un peu décalés...

Dans une grange... On serait aux Colombettes. *Une chanson lui vient, il improvise et chantonne.* [...] Pardon Seigneur! Le chant me reprend... Non, Seigneur, je vous le jure, je ne m'écarte pas de ma mission... *Un peu sec.* C'est entendu! » A peine débarqué, l'abbé Bovet ne peut s'empêcher de transformer le public en chœur mixte : « Si nous formions un chœur mixte. Les ténors, les basses, vite en place... » Agacé, Dieu le rappelle ; son portable vibre à nouveau : « C'est encore lui... C'est entendu, Seigneur, je m'abstiens... de chanter. *Tristement.* Et de faire chanter... *Il raccroche.* Ça, ça va être difficile.[...] » Le livret qui accompagne le spectacle permet au public de retrouver et d'accompagner les différentes chansons tirées du répertoire de l'abbé Bovet : « Les souvenirs du temps passé », « Le chagrin de Madeleine », « Hymne nuptial », « Rêver », « Dedans ma chaumière », « L'armailli des grands monts », « Les petits chevriers », « Les bords », « Au vieux temps », « L'alpée », « La montée à l'alpage. La poya », « La youtze », « Là-haut sur la montagne / L'était un vieux chalet », « La tombe de ma mère », « La prière du pâtre », « Il faut si peu », « La montagne », etc. Ce spectacle à trois personnages réussit le tour de force de faire revivre l'espace d'une soirée la personnalité de l'abbé Bovet, certes quelque peu adaptée, et de retrouver quelques classiques de son répertoire. Un des grands moments comiques du spectacle reste la lecture du *Manuel scolaire catholique d'économie domestique pour les femmes* (1960), qu'on nous présente comme « véridique ».

Michel Douste

Alain Favarger

La peau des rêves

Vevey : Editions de l'Aire, 2006



Avec *La peau des rêves*, Alain Favarger ouvre le dernier volet d'un triptyque inauguré par *Corps d'encre* (2001) et *La vie multipliée* (2005). Ce dernier volet se présente comme une suite de soixante micro-récits, qui sont autant de fragments d'une autobiographie indirecte sous différentes formes : récits de rêves (« Une panne », « Dreams, dreams »), souvenirs d'enfance (« Avenue du Midi »), voyages (« Amiens, ô Venise », « Avril en Tunisie », « Croquis tunisiens »), promenades (« Les jambes du rêve »), lectures (« Les crépuscules cramois du Mississipi », « Un écho de Tchekhov », « La folie du prince Sternenhoch »), tableaux (« Le lecteur de Dostoïevski », « La Vierge de Klimt »), films (« Le sourire de Charlotte Rampling », « Bergman for ever »), photographies (« Lorson & fils », « La danseuse d'André Kertész ») sont autant d'occasions saisies pour « faire vibrer les cordes de la volupté ». Dans la vie de l'auteur et dans *La peau des rêves*, Fribourg, la ville de son

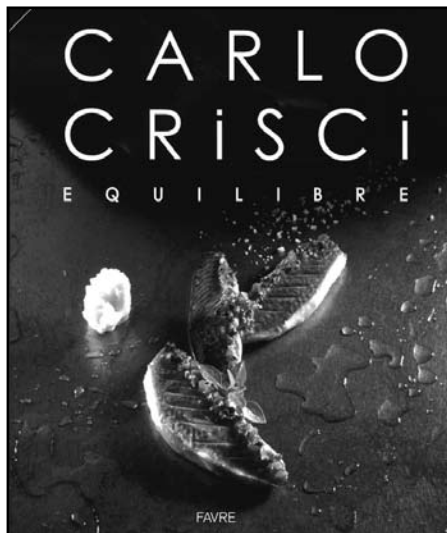
enfance (« Fribourg toujours »), et les livres (« Les livres qui se parlaient la nuit ») occupent une place de choix. Ainsi, l'été est le moment privilégié pour ranger sa bibliothèque : « Car le temps est venu de naviguer entre les rayonnages de la bibliothèque, d'en retirer les poids morts, de réaménager l'ordonnance des livres et des domaines. Cette tâche à première vue rébarbative que seules autorisent les vacances, qui souvent paraît désespérante, digne de l'obstination naïve d'un Sisyphe ». S'« il y a bien sûr l'ordre et la rigueur de la classification à sauvegarder », « il faut aussi rompre avec la monotonie des théories trop parfaites, introduire de la fantaisie dans le déploiement compact des séries (collections blanche, Du monde entier, Pléiade, neige éclatante à peine veinée de bleu des éditions de Minuit...). [...] Tout cela ne serait pas grand-chose si cette distribution n'incitait à la lecture, à sortir les textes et les auteurs de leur cénotaphe de papier. Sans quoi la littérature n'est que coquille vide, désolation. Le rêve fou est parfois de faire chanter toutes les voix de ce monument muet. Comme dans une sorte de symphonie où se répondraient les voix intimes et divines de tous ceux qui nous ont ravis depuis l'aube de nos fréquentations livresques. » Quant à la magie de Fribourg : « Quelque part toutefois cette magie ne serait rien sans les signes qui inscrivent ce moment d'extase dans l'intimité de cette vieille ville ayant un jour fait rêver Turner au point qu'il en laissa trois aquarelles de vaporeux ravissement. Fribourg tel un vertige en son cirque de mollasse où les ponts suspendus au-dessus de cette béance ne sont que pure guipure et la tour de Saint-Nicolas, à peine un phare émergeant de l'immensité du soir. »

Michel Doussé

Carlo Crisci

Equilibre : recettes de Carlo Crisci

Lausanne : Favre, 2006, 223 p.



Pour un nombre indéfini d'amateurs :

- Réunir les étapes les plus importantes d'une vie (professionnelle ou non)
- Les illustrer par des photos en noir en blanc
- Aligner sur la table de travail toutes les recettes
- En choisir 94
- Les découper dans des catégories classiques (entrées ; poissons, crustacés et coquillages ; abats ; viande ; volaille et gibier ; desserts ; chocolats)
- Ajouter sans tarder 32 recettes de base
- Faire photographier tous les plats sur un fond qui mette en valeur leur qualité artistique (Pierre-Michel Delessert)
- Ajouter un herbier de qualité (François Couplan et Françoise Marmy)
- Ce plat peut être complété par une préface (Jean-Claude Ribaut)

Astuce :

S'associer un rédacteur-styliste (Daniel Fa-
zan) et un graphic-designer (Oscar Ribes)
pour qu'ils collaborent à la présentation,
en 225 somptueuses pages, de ... l'*Equilibre*
selon Crisci.

La recette peut être servie à n'importe quel
moment : le ravissement de feuilleter cet
ouvrage, formellement très soigné et allé-
chant dans ses contenus, reste inchangé.
Les adeptes du plaisir partagé peuvent se
mettre aux fourneaux. Si la terminologie
reste rigoureuse et spécialisée, les recettes
sont très bien expliquées. Ainsi, le premier
livre de Carlo Crisci aura atteint un des buts
déclarés du chef : « écrire un livre de recettes
c'est prolonger le rôle éducatif de la cuisine,
cet art qui incite mes contemporains à la
découverte... ». *Equilibre* c'en est une à ne
pas manquer.

*Note personnelle : agréablement surprise
de la trouver parmi les Nova Friburgensia,
j'ai choisi de commenter cette magnifique
réalisation culinaire et éditoriale bien avant
de l'avoir vue, mue par mon enthousiasme
à l'égard de la cuisine de Carlo Crisci. Un
enthousiasme qui date et qui se nourrit à
chaque visite au Cerf de Cossonay. Pour
constater, avec un émerveillement renouve-
lé, le niveau d'excellence que peut atteindre
l'inlassable quête ... d'équilibre.*

Regula Feitknecht

Stéphane Breitwieser

Confessions d'un voleur d'art

Paris : A. Carrière, 2006, 360 p.



Die Zeitungen nannten Stéphane Breitwieser bewundernd einen der grössten und geschicktesten Kunstdiebe aller Zeiten, als der junge Elsässer 2001 in Luzern geschnappt wurde. Er hatte zwischen 1994 und 2001 in verschiedenen Museen Europas über 230 Kunstwerke gestohlen im Deliktwert von über 46 Mio Euro. Er verkaufte die Werke jedoch nicht, sondern schmückte damit seine beiden Zimmer im Haus seiner Mutter. Seinen Werdegang als Kunstliebhaber hat B. in dem sehr spannenden Buch *Confessions d'un voleur d'art* beschrieben.

1995 stiehlt B. erstmals in der Schweiz auf Schloss Gruyère ein kleines Damenbildnis

aus dem 18. Jh. Er wählt meist kleine und mittlere Museen aus mit geringer Sicherung. Seine Freundin Anne-Cathrine hilft ihm, indem sie Schmiere steht. In Bulle wird er 2003 für 69 Kunstdiebstähle in der Schweiz zu 4 Jahren Haft verurteilt, aber nach 1^{1/2} Jahren an Frankreich ausgeliefert. Er bleibt bis Oktober 2005 in Mühlhausen in Haft.

Eine kurze Zeit sitzt auch seine Mutter im Gefängnis. Als sie von der Verhaftung ihres Sohnes hört, wirft sie in Panik die geraubten Gold- und Silberwerke und Waffen in den Rhein-Rhone Kanal, wo sie später von der Polizei wieder aufgefischt werden. Die Gemälde zertrümmert und zerschneidet sie und füllt sie in Müllsäcke, darunter Kunstwerke von Cranach und Bruegel.

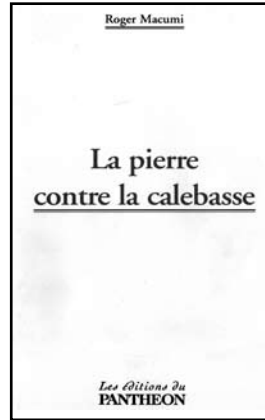
Wie wenig B. jedoch von seiner Kleptomanie nach seiner Freilassung 2005 geheilt ist, zeigt sich im Sommer 2006, als er in Paris-Orly teure Kleidungsstücke mitlaufen lässt. Er wird erneut geschnappt, aber nicht wieder verurteilt. Er beschliesst, diesmal einen Psychiater zu konsultieren.

Ulrike Fischer

Roger Macumi

La pierre contre la calebasse

Paris : Ed. du Panthéon, 2006



Après 15 ans d'exil au Rwanda et en Suisse, Roger Macumi entreprend un voyage au Burundi, sa terre natale. Il nous en livre un récit à cœur ouvert, emprunt d'un immense mélange de sentiments, tous profonds, certains violents: la joie de retrouver sa terre natale, qu'il «aime toujours à la folie», et les siens, la révolte au souvenir et à la vue des traces de la guerre, de la haine ethnique, du génocide, de l'injustice, de la corruption – «Jusqu'à quand le silence, le mépris, le mensonge et la manipulation?» (p. 63) –, la reconnaissance pour avoir pu échapper au massacre, la soif de justice aussi grande que l'impuissance personnelle et collective face à la cruauté humaine, le pessimisme le plus noir – «j'avais l'effroyable et contradictoire sentiment que Dieu était absent dans le chaos que les hommes avaient créé avec une ingéniosité diabolique.» (p. 85) – et à la fois, l'espoir que tout peut encore changer.

Au fil de son récit, il ouvre quelques fenêtres sur des réflexions philosophiques, qui laissent entrevoir sa conception de la vie et de la mort. Il en profite aussi pour lancer une pointe ou l'autre à son pays d'adoption, «cette Suisse qui, par la force de l'histoire, est devenue ma seconde patrie, peut-être malgré elle!» (p.19).

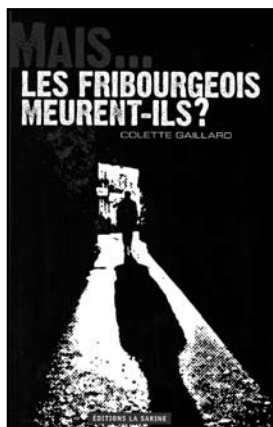
Contrairement à ce qu'il craint, – «Je vous ennuie avec ces questions sans réponses que je me pose toujours entre révolte et espoir.» (p. 171) –, il ne laisse pas l'esprit du lecteur au repos.

Sophie Mégevand

Colette Gaillard

Mais... les Fribourgeois meurent-ils ?

Fribourg : Editions La Sarine, 2006



Déjà auteur de *La morte du lac de Pérolles*, Colette Gaillard est la représentante d'un genre littéraire particulier, le polar «de proximité». Dans ses romans l'auteur réussit en effet à façonner au sein de la

cité fribourgeoise une géographie et un espace imaginaires propices à y conduire de sombres affaires criminelles. En tant que Fribourgeois, ou connaissant les lieux, on peut se plonger dans ce roman policier un peu comme dans un salon, ou du moins dans un environnement apprivoisé. Tout y est, les pizzerias du coin, les étudiants tessinois, les rues et places... et même la BCU! Le principal protagoniste du roman vient effectivement y faire un tour et s'adresse au service du prêt, histoire de glaner des informations sur quelques lecteurs suspects pour étayer son enquête... Mais je n'en dirai pas plus et laisserai les plus curieux d'entre vous découvrir ce passage eux-mêmes!

L'intrigue de *Mais... les Fribourgeois meurent-ils ?* se développe autour d'un juge d'instruction de la place, le juge Farault, se retrouvant face à une mystérieuse disparition et une enquête dont il ne sait plus si elle a lieu d'être ou pas. L'enquête policière n'est cependant pas seule à trouver une place dans cette intrigue, une part importante est également accordée au sentiment amoureux. D'une part notre héros semble épris d'une dame. D'autre part les éléments dont il dispose pour son enquête sont bien maigres et ne reposent au final que sur les dires d'une amoureuse persuadée de la disparition de l'objet de son attention.

Le roman ne manque pas d'humour, l'auteur faisant de son héros un personnage ironique sur lui-même, rempli de doutes et attachant. Bien que le lecteur dispose très tôt d'informations qu'ignore le juge Farault, le suspense demeure bien entretenu et l'on reste curieux de savoir comment le héros va se sortir de cette mystérieuse affaire...

Christa Schöpfer

Nos chers auteurs

Claudio Fedrigo

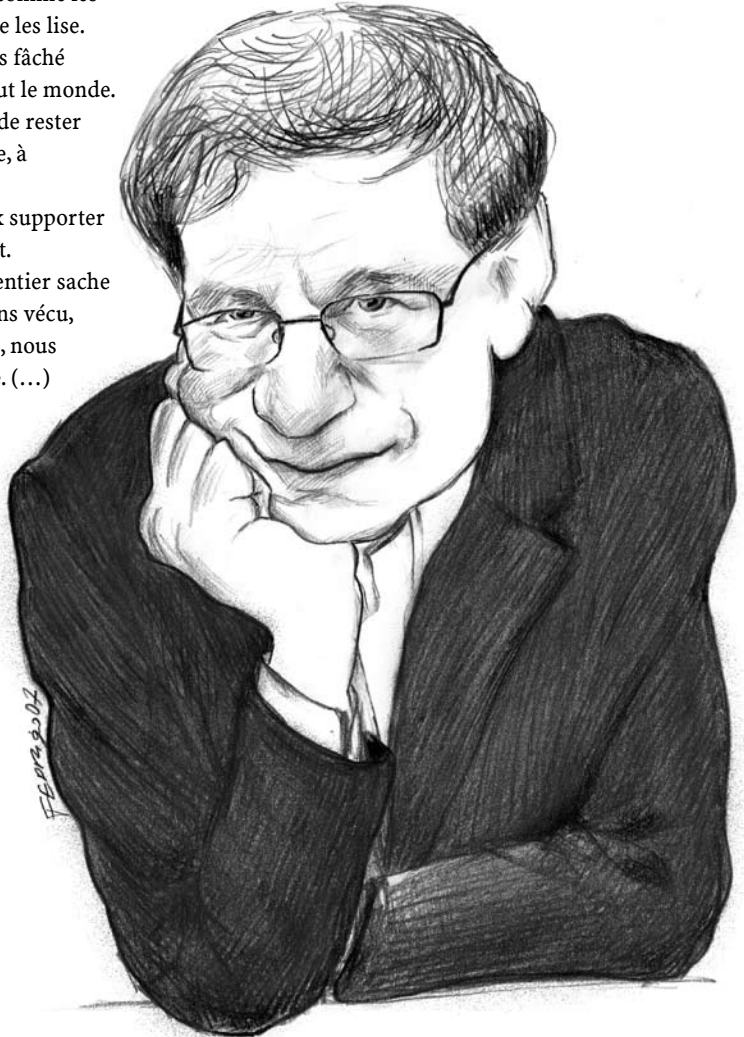
« J'écris parce que j'en ai envie.
J'écris parce que je ne peux pas faire
comme les autres un travail normal.
J'écris pour que des livres comme les
miens soient écrits et que je les lise.
J'écris parce que je suis très fâché
contre vous tous, contre tout le monde.
J'écris parce qu'il me plaît de rester
enfermé dans une chambre, à
longueur de journée.
J'écris parce que je ne peux supporter
la réalité qu'en la modifiant.
J'écris pour que le monde entier sache
quel genre de vie nous avons vécu,
nous vivons moi, les autres, nous
tous, à Istanbul, en Turquie. (...)
J'écris parce que je crois à
l'immortalité des
bibliothèques et à la
place qu'y tiendront
mes livres. »

Orhan Pamuk

*Extrait de la Conférence
pour le Prix Nobel de littérature,
Stockholm, le 7 décembre 2006*

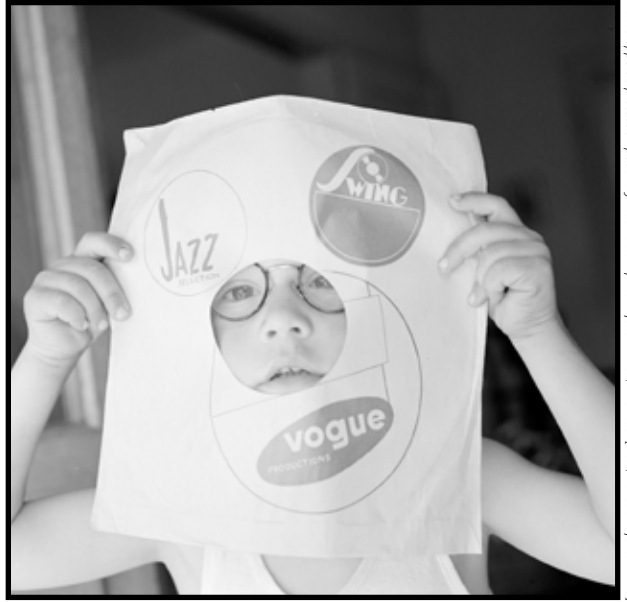
*En français (Gallimard):
Istanbul, 2007
Neige, 2005
Mon nom est Rouge, 2001*

*Auf deutsch (Hanser):
Istanbul, 2006
Schnee, 2005
Rot ist mein Name, 2001*



Propos sur nos images d'autrefois
« enveloppe de protection pour vinyle 33 tours »
christoph bauer

ich liebe vinyl. es gab zeiten, da waren diese schwarzen scheiben weit mehr als nur ton-, sondern auch hoffnungsträger. so stapften gewisse menschen mit ihrer neu erstandenen scheibe voller stolz und erwartungen nach hause und erhofften sich, wenn schon nicht eine revolution, dann zumindest eine kleine revolte in ihrem zimmer. plattenläden wurden wie wallfahrtsorte besucht. man traf sich mit gleichgesinnten, fachsimpelte, ereiferte sich, stritt. ich mag mich noch gut an den buchstäblichen untergrund-plattenladen `bamyasi` an der lausannegasse erinnern, wo allen ernstes darüber debattiert wurde, ob nun die neue platte von lou reed tatsächlich ins schaufenster gestellt werden dürfte, oder ob es sich bei lou reed definitiv um einen verräter handelte, da er sich nach der trennung von `velvet underground` doch allzu sehr dem massengeschmack angedient habe.



« Enveloppes de protection pour vinyle 33 tours » par Jacques Thévoz, 1952-55. IBCU. Fonds Jacques Thévoz.

ich habe sämtliche photos von jacques thévoz einen abend lang durchgeklickt und bin dabei keineswegs erstaunt gewesen, auf die hier abgebildete photographie zu stossen, welche ein kind zeigt, das durch das loch einer schutzhülle für eine vinylschallplatte in eine imaginäre weite schaut. auf der schutzhülle steht unter anderem in grossen, schwungvollen buchstaben das magische wort jazz. nach der durchsicht all der wunderlichen bilder, die der photograph meist von freiburg und seiner unmittelbaren umgebung und dem damaligen leben angefertigt hat, fällt doch auch eine gewisse kleinstädtische enge auf, die wohl nur dadurch gesprengt werden konnte, indem man sich eben mittels musik in andere, fernere welten versetzte. das dafür zuständige transportmittel war damals nicht das internet oder der mp3-player, sondern die schallplatte aus vinyl, ein kultisch verehrtes objekt der sehnsucht und ein heilmittel gegen die gängige verzweiflung jener zeiten der biederkeit.

im gymnasium durften wir einst unsere lieblingsschallplatte mitnehmen und der versammelten klasse vorspielen. in meiner schon damals ausgeprägten eigensinnigkeit legte ich eine platte von frank zappa auf den plattenteller und lauschte verzückt den wirren klängen des meisters. doch mit meinem entzücken war ich allein. der musiklehrer, welcher wie in jener zeit üblich, brav auf klassische musik getrimmt war, war bald mal so entsetzt ob der für ihn völlig fremden und ihn auch sichtlich nervenden klangwelten von frank zappa, dass er voller wut meine schallplatte vom plattenteller riss und sie mit einem bleistift zerkratzte. ich fühlte mich wie ein mensch, der unter lauter nazis sogenannte negermusik auflegt und wurde mir schlagartig der provozierenden, ja, politischen wirkung bestimmter musik bewusst.

vinyl als tonträger war damals für viele menschen grösstenteils mit einem geist der revolte verbunden. besuchte man eine person, war das erste, was kritisch begutachtet wurde, die schallplattensammlung, und entsprach diese den eigenen vorlieben, war schnell ein freund gewonnen. je mehr kratzer eine schallplatte aufwies, desto inniger liebte man sie, hatte sie so oft abgespielt, dass sie eben in würde gealtert war und von einer zur musik zusätzlichen, gleichsam akustischen patina des rauschens und knackens veredelt wurde.

in diesem sinne weckt das bild einer banalen schutzhülle für schallplatten in mir eine wehmut über eine vergangene welt, die so nie mehr wiederkommen wird. vielleicht war sie nicht besser als heute. aber die hoffnung steckte in wunderschönen plattencovern und besass immer eine a- und eine b-seite, und irgendwann kratzte die nadel in der letzten rille, und man konnte die platte wenden. das abenteuer ging weiter...